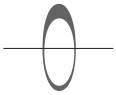
revue de création littéraire

LA BONANTE

2014



Cette publication a été rendue possible grâce
au soutien du Département des arts et lettres
de l'Université du Québec à Chicoutimi.

Conception et réalisation | Christiane Perron

Dépôt légal | Bibliothèque et Archives Canada
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction réservés
© LA BONANTE 2014

ISSN 0380-4860

TABLE

PRÉSENTATION | Cynthia Harvey 6

MEILLEURS TEXTES DE QUATRE LIGNES

PREMIER PRIX
Octobre
Manu Tranquard 9

DEUXIÈME PRIX
J'assiste souvent à mon propre enterrement
Alexandra Tremblay 10

TROISIÈME PRIX
Ramdam
Stéfanie R. Tremblay 11

MENTION HONORABLE
La dame à la fenêtre
Ariane Santerre 12

MEILLEURS TEXTES DE TROIS PAGES

PREMIER PRIX
Ça pogne dans les dents
Anne-Marie Duquette 14

DEUXIÈME PRIX
Le cinéma
Catherine Thériault 18

TROISIÈME PRIX
Pour l'a/de Sarah
Pierre-Olivier Gaumond 22

MENTIONS HONORABLES

(1) *Le jaune d'œuf de la réalité*
Alexandra Tremblay 27

(2) *Philosophie du fracas*
Vanessa Courville 30

TEXTES RETENUS | QUATRE LIGNES

Abstinence littéraire | Marie-Claude Pronovost 36
C'est dans mon | Arturo Mariani Valera 36
Coquille | Jade Guérin 37
Dialogue | Laurie Girard 37
Duck tape | Mélissa Charron 38
D'un déroulement attendu à une fin sans surprise | Pierre-Olivier Gaumond 38
Eau | Joey Hudon 39
Endors-toi | Maxime Pearson 39
L'air de rien | Guillaume Dufour Morin 40
L'enfant | Catherine Thériault 40
La dernière goutte | Valérie Lefebvre 40
La peau | Isabelle Dumas 41
Le violoniste | Valérie Villeneuve 41
Leila | Anne Sophie Tremblay 41
Les minutes passent | Anny-Eve Perras 42
Noctambule | Olivier Serré 42
Nuit d'automne | Maxime Bolduc 42
Odeurs | Jessica Roy-Vachon 43
Par Dieu ! Mes femmes ! | Mathieu Bonneau 43
Pas d'assiette | Johanne Renaud 43
Pensée | Thomas Racine 44
Position fœtale | Jean-François Lebel 44
Quand les choses | Paul Kawczak 44
Rendez-vous | Julien Renaud 45
Savoureuse sensualité | Marie-Claude Jean 45
Sépia | Catherine Côté 45
Sisyphe moderne | Şükran Tipi 46
Ta gueule | Érica Boivin 46
Tit'Nom' | Mélitza Charest 46
Une femme | Joanie Lemieux 47
Une vingtaine de pas | Raphaëlle Guillois-Cardinal 47
Vienne l'heure | Yvan Giguère 48
Voyage au bout de soi | Maude Trépanier 48

TEXTES RETENUS | TROIS PAGES

À tous les sans-abris du monde | Stéphane Hébert 51
Arthur et le cholestérol | Isabelle Savard 57
Entre deux maladies | Anny-Eve Perras 62
Gotan Project | Pénélope Mallard 67
L'apprenti cuisiné | Érica Boivin 69
L'intervalle lucide | Carl-Keven Korb 72
La bonne affaire | Gabrielle Drouin 77
Mes saisons | Yvan Giguère 80
Saoul tous les jours | Paul Kawczak 82
Titre facultatif | Marc-Antoine Mailloux 86

UN TEMPS DÉRAISONNABLE

| Cynthia Harvey |

« Le culte de l'art donne de l'orgueil ;
on n'en a jamais trop, telle est ma morale. »

Flaubert, *Correspondances*, IV, 147.

Le Département des arts et lettres a célébré ses 36 ans d'existence en mars dernier, tandis que notre revue de création littéraire, fondée en avril 1970, a atteint l'âge vénérable de 44 ans. Lors d'une conférence de commémoration, le professeur émérite Jean-Pierre Vidal, l'un des fondateurs de la revue et du département, a rappelé quelques moments forts de cette époque qu'il qualifie *a posteriori* de « temps déraisonnable ». Une époque où tout semblait possible et permis, où tout était encore à faire, à créer. Un temps d'effervescence et de liberté où l'« on faisait des châteaux de sable », où « Tout changeait de pôle et d'épaule », pour citer Aragon. Depuis, la structure de l'Université s'est ossifiée, les professeurs et les étudiants ont changé, mais une chose importante est restée : la création. La pérennité des concours de création littéraire de *La Bonante* témoigne de cette persistance, de cette volonté d'écrire, d'inventer, de raconter, de célébrer les mots et le monde, de participer à la création du monde, par les mots.

Cette année, en plus de la publication des textes gagnants de nos concours et des textes retenus par le jury, des images d'une jeune artiste ont été intégrées à la revue afin d'agrémenter la présentation du numéro et surtout de

souligner la complicité des étudiants des arts et des lettres. *Récit circulaire* et *Mouvement répétitif* de Laurie Girard, deux estampes numériques qui tentent une symbiose entre l'ordre et le chaos, se marient harmonieusement aux textes retenus qui n'ont en commun qu'un impératif formel (3 pages ou 4 lignes) et une tendance à l'éclatement. À la diversité des genres littéraires explorés (poésie, essai, nouvelle, etc.) s'ajoutent en effet des thématiques des plus variées : la nature, l'adolescence, la vieillesse, la mendicité, la mort, l'amour (toujours !), etc. Le tout compose un recueil éclectique et poétique à lire et à relire dans l'ordre ou le désordre.

Je remercie chaleureusement les membres du jury, Mme Mylène Bouchard, coéditrice de La Peuplade, et mon collègue, le Pr Luc Vaillancourt, qui ont généreusement accepté de participer à la sélection des textes. Merci à Mme Christiane Perron, qui a assuré l'édition du numéro avec minutie, et à Mme Michelle Côté, qui l'a suivie de loin.

Merci à Mme Laurie Girard qui m'a offert ses belles images et qui m'a inspiré l'idée d'un nouveau concours pour notre *Bonante* : celui du meilleur dessin, image, photo ou estampe. À surveiller, donc, pour l'année prochaine.

Merci au directeur du Département des arts et lettres, le Pr Michaël La Chance, qui pave le chemin de la création par sa pratique assidue de l'art et de la réflexion.

Merci à l'Université du Québec à Chicoutimi et à son vice-recteur à l'enseignement, à la recherche et à la création, le Pr Mustapha Fahmi, qui croit au pouvoir de la poésie comme source de dévoilement de l'être et du monde et qui a donné à la revue les moyens d'assurer son existence.

MEILLEURS TEXTES DE QUATRE LIGNES

PREMIER PRIX

OCTOBRE

MANU TRANQUARD | Saint-Fulgence

Croustilles de feuilles hérisson de gazon,
Boucane de bouche vapeur de lac,
Étoile de vitre soleil trompeur,
Le gel est arrivé ce matin.

DEUXIÈME PRIX

J'ASSISTE SOUVENT À MON PROPRE ENTERREMENT

ALEXANDRA TREMBLAY | CHICOUTIMI

J'ai eu le courage de regarder en arrière.
Les cadavres de mes jours goûtent la glaise, comme le mot « déconfiture » laisse un goût de bonbons *Lemonhead* sur la langue. Ma peau est un buvard décoloré sur laquelle alunissent des flocons de neige acidulée.

TROISIÈME PRIX

RAMDAM

STÉFANIE R. TREMBLAY | CHICOUTIMI

On a décoloré le parc de soccer
On a léché la maladie des écoles, les graffitis collés dans la brique
J'ai pleuré ton départ comme on quitte le secondaire
dans l'attente d'un conventum avec juste toi et moi

MENTION HONORABLE

LA DAME À LA FENÊTRE

ARIANE SANTERRE | VERDUN

Je suis assise à la fenêtre. À travers les réflexions se distinguent des enfants qui rient, des visages amicaux. L'un d'eux m'est familier. Quel est son nom? Seule l'horloge me répond. La lumière baisse, la fenêtre devient miroir. Je tourne la tête et vois une vieille dame inconnue. Nous nous sourions, nous nous scrutons. Elle ne cesse de me fixer. Dans ses yeux, je vois la nuit venir.

MEILLEURS TEXTES DE TROIS PAGES

PREMIER PRIX

ÇA POGNE DANS LES DENTS

ANNE-MARIE DUQUETTE | RIMOUSKI

Mars me pogne dans les dents comme la barre de chocolat Mars me donne des nausées quand il s'étire trop longtemps moi la neige qui refuse de fondre ça m'énerve a doit ben le savoir qu'est pas éternelle a se prend pour qui pour le manteau de l'Himalaya maudite affaire remettez-la sur terre quelqu'un au risque de la salir dans la gadoue c'est ça le vrai monde quoi moi mon vrai monde c'est de vouloir manger la couche sur le dessus la petite mousse de chocolat tendre mais maudit mes dents restent prises dans le caramel du fond pu capable de bouger la mâchoire c'est comme un printemps qu'on attend qui passe mais s'étire et s'étire un long filament de caramel qui ne se rompt jamais

Ma grand-mère elle trouve ça drôle elle me dit *ça te cloue le bec enh* j'aime pas ça quand elle rit de moi mais j'aime ça quand elle rit fait que c'est ok elle sait que j'aime ben le chocolat mais depuis trois ans elle oublie ma sorte préférée elle s'est mise à m'acheter des Mars j'ai pas eu le cœur d'y dire que ça me pogne dans les dents ça fait que je dis rien pis je les bouffe en regardant ailleurs

J'aime ça quand on joue aux cartes je le dis pas à mes amis mais j'aime ça c'est le petit côté doux du mois quand on s'assoit ensemble à la table de la cuisine dans le soleil

qui lui fait des cheveux d'ange d'habitude elle les liche en chignon mais quand on joue aux cartes elle les laisse sur ses épaules et ils retroussent un peu à chaque fois que je la bats à plate couture sur les poires et les pommes figées plastifiées démodées imprimées sur la toile cirée on joue au Huit mon jeu préféré je suis pas sûre si elle se souvient pu des règles ou si elle me laisse gagner son visage ne parle pas il est dur c'est pas de sa faute est faite comme ça

En tout cas dur pas dur le perdant va acheter une surprise à l'autre au dépanneur en bas de chez nous une chance qu'a gagne jamais maudit que je saurais pas quoi lui acheter c'est arrivé juste une fois je lui avais trouvé un livre de mots croisés mais c'est ben mieux de pu se reproduire parce que c'est encore le même qui est là tout seul sur sa tablette en dessous des journaux ça doit être le même depuis toujours je crois qu'il y en aura jamais d'autre

Depuis l'année passée même quand c'est moi qui gagne elle me donne l'argent pis je vais m'acheter ma propre surprise je sais c'est poche mais ça m'évite de me casser les dents dans le caramel pis que tout le monde la voie avec ses pantoufles dans les mauvais pieds pas que j'ai honte faut pas penser ça c'est juste qu'elle a sa fierté pis je sais qu'elle aimerait pas ça ma grand-mère lorsqu'elle était jeune elle était belle elle dansait oui oui de la danse sociale elle portait sa robe mauve jusqu'aux genoux pis a swingnait avec mon grand-père sous les feux des projecteurs personne avait jamais vu ça les gens venaient de partout pour les admirer a mettait des heures a se pomponner à se camoufler le dur du visage à boudiner ses cheveux retrousseux pis une fois sur la piste mon grand-père défaisait tout ça en un tour de main un tourniquet pis hop le naturel revient en dansant qui disent c'était sa plus belle coiffure il l'appelait mon ange

En mars c'était toujours les championnats c'est ce que maman m'a dit quand je lui ai demandé pourquoi grand-maman léchait du bout des doigts ses photos de concours encadrées sur le buffet ça doit être pour ça aussi qu'elle ne me regarde pas par-dessus la nappe fruitée quand elle m'affronte que sa pensée est à gauche sur le buffet

Depuis l'automne quand ce regard s'enfarge dans les cadres on dirait qu'elle se demande qui est la jeune femme qui étincelle en mauve sur le plancher de bois

Hier à l'école la maîtresse nous a demandé d'écrire un texte sur une couleur j'ai pris mon crayon à mine pis je me suis dit ça suffit Go affronte ta rivale au Huit pis dis lui qui elle est pis combien belle elle a été ça fait que je lui ai fait une belle carte pis j'ai écrit dedans

À *Grand-maman ma chanpione mauve même si elle per tout le temps au carte ces la meilleur ces peut-être pas un trofé d'or que je te donne là comme t'en a reçu dans le passé mais en tout cas je te donne le prix du plus beau souvenir mauve moi je te vois danser tout le temps quand tu souris tu es belle je t'aime vif comme le swing*

J'étais fier j'ai signé mon nom en faisant un petit tourbillon avec la lettre de la fin j'ai dessiné une fleur à côté du texte j'ai plié la carte droite pis je suis parti en courant chez elle en faisant attention de pas sauter fort dans la neige de bord de rue qui fond pas la maudite s'il y avait fallu qu'a salisse mes pantalons

Je suis arrivé juste un peu essoufflé pis le bonnet de travers devant sa porte moustiquaire je l'ai ouverte pis j'ai cogné à répétition dans la vitre de l'autre tac tac tac tac allez ouvre Grand-maman j'ai une surprise

J'ai entendu le loquet se lever j'ai vu la poignée tourner j'ai serré la carte sur mon manteau d'hiver dézippé elle a ouvert la porte elle avait encore oublié sa droite pis sa gauche pour ses pieds maudit que ça doit pas être confortable porter ses pantoufles à l'envers je suis arrivé pour lui dire mais elle m'a coupé elle m'a souri frette pis moite comme mars pis elle m'a dit avec une voix pleine de cernes

Salut p'tit gars il est combien ton chocolat

DEUXIÈME PRIX

LE CINÉMA

CATHERINE THÉRIAULT | CHICOUTIMI

Le cinéma se remplit peu à peu.

Marie est assise à la toute première rangée, arrivée à la dernière minute, les places pour deux se font rares, elle a dû se contenter de ces sièges coincés contre l'écran, elle devra tendre le cou pour saisir l'image dans son intégralité. Elle a retiré son écharpe pour marquer le siège voisin, celui de Mathieu. Mathieu, Marie l'attend, cela fait déjà presque vingt minutes qu'elle attend, assise toute seule devant l'écran gris.

Ils sont venus ensemble pourtant, en bus, au cinéma. Marie est confuse, ils sont venus ensemble, mais après les guichets, quelque chose est arrivé. Quelque chose est arrivé qu'elle ne sait pas bien dire et c'est comme si cela n'avait pas eu lieu. Elle s'est dirigée vers la salle bondée tandis que Mathieu s'éloignait, il allait quelque part, oui, c'est cela, elle avait soif, Mathieu allait acheter une bouteille d'eau pour elle, et la file semblait ne pas devoir finir, et Marie avait chaud sous son manteau de laine. Était-ce seulement cela? Mathieu était allé lui chercher à boire et elle était allée s'asseoir dans la salle, maintenant elle a froid sans son écharpe, et Mathieu qui ne revient pas.

Marie a la vague impression qu'elle ne devrait pas rester assise, peut-être Mathieu s'est-il senti mal dans la foule, peut-être s'est-il assis sur une chaise en espérant la voir surgir, poser sa main fraîche sur sa nuque fiévreuse, peut-être a-t-il été malade au milieu de la foule et cherche en ce moment même sa silhouette blonde en manteau de laine parmi les visages inconnus du cinéma. Mais pourquoi ce malaise ? Marie le sent, si elle arrivait à se concentrer, elle pourrait savoir et tout irait mieux. Il fait des cauchemars depuis quelque temps, Marie le sent la nuit se réveiller brusquement, sans un cri, tous ses muscles tendus, chercher dans le noir sa présence et se blottir contre elle en grelottant. Marie le sent la nuit, il la réveille, mais elle ne bouge jamais, elle fait toujours comme si elle continuait à dormir, comme si Mathieu pouvait se rassurer contre son corps sans que ça compte.

Pourquoi sont-ils venus au cinéma ? Hier encore, ils préparaient en riant des lasagnes, un souper tardif avec Félix et Hélène, ce sont leurs mardis à quatre, ils en rient souvent, ils jouent aux bourgeois. Les filles parlent de leurs études, les garçons coupent les légumes et surveillent la sauce qui mijote, ils fument sous la hotte du four en buvant des bières blondes. Est-ce bien cela ? Tout est tellement vague dans la salle de cinéma gelée alors que Marie attend, ont-ils réellement mangé ensemble hier, tous les quatre, coincés dans la minuscule cuisine ? Sans doute puisque Marie s'en rappelle, une odeur de tabac froid restait agrippée au tissu des chaises ce matin, Marie avait la tête qui tournait, elle a trop bu de vin au repas. Elle s'en rappelle, l'odeur du tabac froid, à chaque fois elle se dit qu'elle devrait arrêter, et puis, à quoi bon.

Ils ont fait des lasagnes, Mathieu et Félix se sont resservis, Hélène et Marie ont beaucoup bu de mauvais vin. Ils ont

tous ri. Ils ont parlé. Marie a regardé Mathieu à un moment; il parlait à Félix de l'Irlande, d'un voyage, Marie entendait changement, départ, Marie entendait Mathieu dire qu'il n'en peut plus de leur vie, elle lui a serré le genou, doucement, il s'est retourné, les yeux perdus, l'a reconnue. Marie lui a souri. Elle avait peur et l'a embrassé pour se rassurer. Marie se rassure comme elle peut.

Le film commence. Elle avait seulement soif. Elle avait chaud. Elle avait mal à la tête du repas de la veille, du repas à quatre, de l'odeur figée de la fumée des cigarettes. Mathieu est allé acheter une bouteille d'eau pour Marie et ne reviendra pas. Elle ferme les yeux. La salle s'est tue autour d'elle, les publicités et les bandes-annonces défilent, le son est trop fort, Marie sent les vibrations dans sa poitrine maigre les yeux fermés. Elle s'imagine, demain. Mathieu ne sera pas au magasin, il est malade, répondra Marie au patron à l'autre bout du fil, il ne se sent pas bien, le film était mauvais.

Marie entend la mère de Mathieu qui demandera des nouvelles, Mathieu n'est pas là, il est allé acheter de l'eau, oui, de l'eau, il rappellera. Marie annulera le repas du mardi soir, Félix et Hélène seront déçus, c'est sacré, le mardi, je sais, je sais, mais il n'est pas là, je n'y peux rien, Marie pleurera au bout du fil, mais Félix et Hélène ne le sauront pas, je lui dirai, je lui dirai que vous avez appelé. Marie le dira au chat, Félix et Hélène ont appelé, ils s'inquiètent, ils sont déçus, nos repas du mardi soir, nos repas du mardi, il faut le dire à Mathieu. Mathieu ne sera pas là et le chat ronronnera très fort et il griffera parce qu'il est mal élevé, Marie n'est jamais là, ses études, et Mathieu n'en peut plus après le magasin, Mathieu veut être ailleurs, avec Marie, Mathieu ne demande qu'à embrasser le cou de Marie et à en faire des vers. Marie n'est pas là, ses études.

Hier encore, Marie y est, Félix roule un joint dans la cuisine avec Mathieu et Marie se rend à la salle de bain, mais pourquoi, elle ne sait plus. Elle n'allume pas, pose son front contre le miroir frais et Hélène est là, Hélène l'embrasse et Marie répond, est-ce vraiment cela, cette joie féroce de jeune chien dans les bras d'Hélène ? Marie est belle dans sa blondeur maigre et elles s'embrassent dans la salle de bain et Hélène se libère, Hélène sourit, elles se séparent et quittent la salle de bain. Si rapide, l'ont-elles vraiment vécu ? Marie frissonne. Bien sûr, puisque Mathieu était là, près de la porte, elle seule l'a vu.

Marie a soif, elle a chaud malgré l'écharpe qui a repris sa place autour de son cou. Marie sait que Mathieu a ouvert les portes du cinéma, il n'en pouvait plus, il est sorti et a marché, et il ne reviendra pas. Marie caresse doucement les fleurs rouges de son écharpe, la couleur rappelle le velours usé des sièges, en plus framboise peut-être. Marie ne pense pas à Félix et à Hélène, pas aux lèvres d'Hélène.

Ce soir, Marie entrera dans un appartement vide. Mathieu ne sera pas là, il fera froid, le chat se collera contre son collant, elle aura peur qu'il y fasse des échelles. Mathieu déteste dormir avec le chat, il griffe et ronronne sans cesse, mais ce soir il dormira avec elle. Sur le sol, les chemises et les caleçons de Mathieu, sous le fauteuil, ses chaussures à elle et une montre qu'il a perdue. Face à Marie, une photo de Mathieu et elle devant la mer. Ils sourient. Marie est heureuse.

TROISIÈME PRIX

POUR L'A/DE SARAH

PIERRE-OLIVIER GAUMOND | ALMA

Je t'aime

Quand j'ferme les yeux je vois personne je sens personne j'entends personne j'existe juste dans un brouillard une brume un quelque chose opaque opaque avec mon moi au milieu je pensais que c'était ça prier mais

Quand j'ai ouvert les yeux y'avait ce gars-là à côté de moi pis j'avais aucune idée de c'tait qui lui d'où tu viens qu'est-ce que tu fais ici

Ici là-bas c'est pas ici c'est ailleurs c'est partout nulle part rien du tout un bruyant trou noir

Crac crac dit le lit sachant ce que j'avais fait la veille

Maman maman regarde vous êtes pas ma

(Mal de bloc)

Mère

Au soir avec

Lui Il est pas là avec moi je suis seule.

Pis là j'ai peur je me dis qu'est-ce que j'ai fait je me regarde dans le miroir j'espère pas me trouver grosse mais oui y'a pas quelque chose autour au cas où mon kit de tricot avec les mitaines rouges

Lâche ma main madame lâche

J'en attrape deux pis hop

Y fait froid à l'intérieur du gris

Je crie

MAMAN

Ploc ploc

Je en train de flotter

Les gouttes qui tombent

Sans humidité tout est sec les airs les yeux

Il fit rouge l'œil s'ouvrit

Un autre cri je cours

Je me suis perdue dans

Moi Le noir Les rangées Je t'aime

J'ai mal mal mal j'ai mal mal j'ai mal mal mal qu'est-ce que je fais qu'est-ce que je fais

Mon univers est minuscule

(Confitures aux fraises)

Moi la tache agrandit.

Je glisse sur l'avertissement jaune, la couleur fait un trois soixante (ou peut-être plus)

Je pleure

Crack.

Le lit Moi Mon âme Je t'aime.

Je pleure je me demande pourquoi Il est pas là avec moi pourquoi ma main pend dans le vide et passe à travers le

Je vois juste le

Plancher Plafond Murs absents mais toujours là Je t'aime

Je dois être mort.

Je m'invente alors un jeu d'intrus je trouve lequel des sentiments que j'ai dans le cœur est le faux est-ce que c'est la solitude la peur l'ennui ça ne peut être la paresse puisque je n'ai pas envie de jouer à ce jeu de retrouver l'intrus parmi les sentiments comme la solitude la peur et l'ennui

Dans la nuit c'était de la musique qui m'a mise

Durement

Sainte Marie aide-moi dis-moi le vrai le faux et tout ce qui

est perdu dans le milieu

Give me the thing that I love

Ça brille en haut tasse toi quand je serai grande je serai couchée dans un lit de grand

Allez vas-y oui ma belle

Make it real loud

J'ai froid.

Pendant j'me vide

J'ai chaud.

J'ai envie de

Me Dormir réveiller lever Je t'aime.

Partir. Je.

Trouver quelqu'un ici. Corps et confort

When you touch me I die

Mais à la place j'ai mal

Just a little inside. Je t'aime. Je.

Mon sang mes règles ça glisse

I wonder if this could be love

Finalement c'est maman qui bloque

J'aurais aimé qu' Il vienne Me voir qu'On discute qu'On joue aux cartes qu'On s'empiffre j'aurais bien aimé qu'On soit amis

Mais je sers uniquement d'objet pour

Elle Lui Ça

Je suis debout. On me pousse-tire vers la porte-sortie.

Il est debout. Il claque la porte. Mon visage.

S'étire en un sourire qu'on voit pas.
///
Je. Se venger.
Je. Abandon noir blanc.
Je. Perte de soi.
Et après on dira qu'on aime.
Sais que c'est faux.
Mens-moi l'amour.
Boire tes mensonges
À
Toi.
T'aime

MENTION HONORABLE (1)

LE JAUNE D'ŒUF DE LA RÉALITÉ

ALEXANDRA TREMBLAY | CHICOUTIMI

J'ai toujours eu cette capacité à passer à travers les miroirs. Je dois prendre garde. À l'époque où se passe ce récit, je fréquentais les garçons car je ne voulais qu'un corps à défaut d'avoir celui dont je désirais l'esprit.

Nous baignions, tous les deux, dans un marasme épais comme une cornée de chat crevé. Nous nous battions contre nos amis imaginaires et contre nos zippers cheap qui se déboîtaient. Nous commandions nos pad thaï avec du tofu pour s'habituer à être *vegan*, on cachait notre envie de sang de bœuf en buvant du thé Earl Grey et on s'échangeait des cigarettes qu'on ne fumait pas, à la pause. Nous étions des enfants spéciaux, nous le savions bien. On tripait sur Antonin Artaud et le théâtre de la cruauté. On composait des poèmes baroques mettant en vedette des chats et beaucoup de déchéance. Je flirtais avec ma meilleure amie de fille, qui sentait la terre noire humide, pour le « thrill » mais c'était lui que j'aimais. Je lui noircissais des cahiers, lui dédiais des partitions de mots qui s'aiment et gardais mes émotions dans ma gorge comme un sirop à saveur de raisin en plastique. Je lui offrais des bouts de lilas quand nous partions en vélo pour la polyvalente. J'avais envie de son corps, je me faisais des bleus pour tromper mon ennui de lui ; j'avais les genoux et le ventre bleu temps de chien, rose malsain et jaune amer. La « thug life » m'avait choisie

et moi pendant ce temps-là j'étudiais mes examens du ministère. J'allais finir par travailler au *McDonald*, à prendre de la cocaïne sur le comptoir, après avoir volé des frites. À me faire frapper à la sortie par une voiture affolée qui se dirigerait vers la commande à l'auto. J'avais pourtant de l'ambition. Je voulais être astrophysicienne. Il savait pourquoi. Je voulais crever l'univers comme un jaune d'œuf. Atteindre le monde parallèle dans le coin de notre œil, notre vision périphérique. Je ne savais juste pas comment. En attendant la fin du monde, je nous tressais des couronnes de fleurs dans mon lit en écoutant du *Hole*, pour parfaire nos costumes de jeunesse sacrifiée.

Nous nous débattions contre quelque chose de plus gros que nous, nous avions peur d'être avalés et digérés par ce mal qui nous suivait. Nous avions la certitude que nous allions mourir à tout instant, frappés par des voitures affolées ou équarris comme les grands arbres du nord. Nous n'étions plus capables de regarder couler la rivière Manicouagan sans ressentir nos cœurs se tordre comme une éponge gorgée d'eau de vaisselle grasse. Baie-Comeau, la Côte-Nord allait finir par nous tuer. *Scavenger*. Elle attendait que nous macérions assez longtemps dans notre ennui pour dépecer nos corps secs de s'être attendus.

Nous devions nous mettre au monde nous même dans le sang. Se mettre la couronne à soi-même. Vivre l'un contre l'autre, s'empêcher mutuellement de dormir, de mourir. Nous ouvrions grand les yeux ahuris, nous voulions nous entailler les paupières. Nous avions quinze ans et notre minorité nous enserrait la gorge tel un carcan face à nos familles respectives, plus ou moins nucléaires. Notre libération de la vie, de notre vie, de la mort, de la réalité devait passer par un geste si gros, si innommable que l'univers allait nous sortir d'en son sein comme d'une tumeur. Nous

ne nous sommes liés avec personne mais aimions la proximité des corps presque autant intoxiqués que nous, moites et collants à notre peau. Nous dansions sur la musique électrique, écrasés l'un sur l'autre comme des naufragés dans une mer de peau rosâtre et blême. Nous vomissions, blasés, sur les bitumes en sortant des boîtes. Ce devait être dans le cadre d'un de ces retours, philosophant, les jambes molles et la bouche âcre, que nous avions décidé que le meurtre constituait la clé pour s'extraire de la matière. L'ultime amoralité allait faire de nous des surhumains, ou quelque chose comme ça. Il avait lu du Nietzsche, il savait de quoi il parlait. Nous étions des victimes d'un mal plus grand que nous, une sorte de *spleen* comme au dix-neuvième siècle mais en plus meurtrier. Nous nous prenions pour les héros du film *Natural Born Killer.* Je voulais qu'il me fasse un enfant.

Les fantaisies, c'est ce qu'il reste comme justification à tes obsessions passagères, tes amourettes et tes expérimentations esthétiques. Je ne sais pas si je l'aimais vraiment ou si ce n'était qu'un symptôme de mon mal. Je suis passé à travers le miroir. Je ne vois que le noir, pourtant ce n'est pas la nuit. Mes yeux sont envahis par des moisissures phosphorescentes. Mon sang se cristallise dans mes veines. Alors je regarde derrière mes yeux, le bleu javellisé, le rose sang-sur-neige et jaune fluide mortifère. L'odeur de la terre noire et du métal vient à mes narines. Et derrière mes paupières, et dans mon cœur, mon bel amour existe encore, en négatif, imprimé dans un flash de xénon.

PHILOSOPHIE DU FRACAS

VANESSA COURVILLE | SAINT-JEAN-SUR-RICHELIEU

Je n'ai rien du grand homme nietzschéen.

Peut-être d'abord parce que je ne suis pas un homme, mais surtout parce que je me baigne dans l'acide du ressentiment. Je flotte dans mes lanières de peau avec des valeurs du bien et du mal, mais le mal l'emporte toujours. C'est l'alcool des gens faibles et des pas fiables, des voleurs et des envieux. Mais tu ne me sauveras pas puisque je suis une huître bien cloîtrée. Avec ou sans citron, je suis morte. Tu ne me mangeras pas, tu ne m'avaleras pas. Je pourrais également te laisser m'ouvrir trop tard, te donner des vomissements parce que tes théories de grands auteurs ne s'appliquent pas sur moi. Et même si ma mère dit qu'une jeune fille qui blasphème n'est pas admirable, moi, je suis sale jusque dans mes nuits. Je suis un amas de saletés, un résidu de corne qui s'accumule sur les lignes rouges découpées à l'exacto entre mes cuisses.

Mais le supplice du soi-même commence toujours dans un sommeil troublé par une boîte à musique qui bascule de l'étagère en s'ouvrant sur son velours jaune et ses contours dorés. Les notes fantaisistes se mêlent au bain de sueur dans les draps du lit inconfortable dans lequel je reviens à moi toujours plus vide. Je ne suis jamais seule quand je suis avec ma solitude et possiblement que tu fais erreur lorsque tu émets l'hypothèse que je suis double. Je suis

multiple et je me faufile entre les trous de ton filet à papillons. Cela t'effraie de ne pas pouvoir me mettre dans une boîte vitrée pour m'observer suffoquer, de ne pas pouvoir enfoncer des aiguilles dans mes nervures. Je ne veux pas que tu saches à quoi je pense pour la simple raison que je ne pense pas à toi. Je pense que je tranche, que je cisèle, que je râpe des rêves d'incendies. J'invente des larmes d'héroïnomanes étendue dans des souvenirs européens. Mais toi, tu voudrais que les gens pensent à toi. Tu voudrais être une grande image. Tu me dis que je suis mon unique adversaire. Il faut pourtant choisir ses combats. Tu souris parce que cela te fait plaisir de penser que tu peux refermer tes mains sur mon squelette d'oiseau.

J'ouvre des portes de fer aux allures antiques, j'entre dans les bas-fonds du deuxième monde devant un public qui espère que je me fasse piétiner par la détresse humaine dans un délire urbain. Pendant que je m'affaisse, tu me regardes infatigablement avec le noir de tes yeux aux pupilles indiscernables et aux globules de moisissure. Tu me regardes comme si j'étais un ange couleur pastel qui s'ingénierait devant le moindre de tes soubresauts d'esprit. Mais je ne suis pas un ange. Je marche vers mon propre théâtre d'exécution et je porte les spectres en ma poitrine comme une essence ultime, comme une arme de destruction massive. Je me flagelle avec ma propre cuirasse. Tu te méprends. Tu te méprends si tu me penses incapable du pire. Il m'arrive de faire des bassesses, de jouer légèrement dans la boue en robe blanche, alors que tu entasses la beauté sur le papier peint de ton mur. Je n'ai comme héritage que des photographies qui ne font plus sens et que nous avons érigées ensemble comme des monuments du présent. C'est pour cette raison que je vais mettre le feu à ma chambre avec une serviette au bas de la porte ; je veux être certaine de bien regarder brûler nos souvenirs sans que personne d'autre que

moi n'intervienne. Tu n'enfonceras pas la porte à coup de coude. Tu te défonceras le crâne à coup de hache.

Tu voudrais que je me développe à travers ton enveloppe de chair dans un halètement des bronches, tu voudrais t'incruster dans mes dons d'oratrice manipulatrice et de créatrice menteuse. Tu retrousses mes poches pour prendre toujours plus. Tu m'offres des bocaux d'insectes en me disant que tu ferais n'importe quoi pour moi et je les laisse tomber au sol pour qu'ils me reviennent par la plante des pieds. Tu retournes mon étiquette pour voir ton visage. Je suis dominée par une imagination qui m'enfonce des sacs dans la gorge. Mais j'ai toujours faim. Je suis gavée d'images de tout ce que je ne serai jamais ; une amoureuse. Parce que je ne suis pas une victime. Et si je le deviens un jour, ce ne sera très certainement pas au nom de l'amour. Je refuse de vivre la félicité à deux. Je préfère crever dans mes paradoxes avec des vers dans les yeux. Je ne sacrifie que les autres. L'amour est pleurnicheur ; il s'étiole dans mes bras comme un adolescent, voudrait rester jusqu'à demain. Je le chasse en hiver sans ses vêtements, je lui donne des coups de pelles. Il ne dormira pas chez moi, pas sous mon toit.

Tu enfiles les cigarettes maintenant parce qu'il faut beaucoup d'humilité pour accepter d'être moi et tu trembles sous le néon de tes jambes translucides avec des mailles qui s'ouvrent dans tes bas collants comme autant de plaies. Je crois avoir pédalé sur ces routes, je crois avoir fait mille allers-retours avec mes bottes lacées jusqu'à l'abdomen en regardant mes terres s'allonger sans but précis. Elles ne finissent jamais par finir, elles m'enroulent dans leur cynisme et me forcent à freiner brusquement devant des mirages. Se lancer à l'eau sans savoir nager est une curieuse comparaison pour parler de celle qui se glisse vo-

lontairement dans la muqueuse et la respire pour en finir le plus rapidement possible. Tu ne m'as pas tenu la main, tu n'as qu'enfoncé tes ongles dans la chair pourrie de mes paumes. Je mâche en rêve des morceaux de vitre qui me fendent et m'étouffent dans ma propre liqueur de sang. Et si je la crache sur toi, c'est parce que tu m'habites comme une mauvaise circulation. Tu voudrais que notre histoire s'écrive sans fin, qu'elle se poursuive sous une plume inlassable, mais les fins apparaissent d'elle-même dans leur saturation, dans leur trop-plein de braise qui n'a plus rien des jolis cubes égaux qui brillaient dans leurs teintes chaudes. Chacune de tes lettres, de tes colis concentre mon regard sur les lignes fines de ta calligraphie pendant que tu réfléchis à comment me tirer des ficelles sur les omoplates et me faire jouer sur des scènes qui te plaisent. Tu aimerais faire tourner des spirales avec tes phalanges dans mes longs cheveux blonds et faire bouger mes articulations anesthésiées sur ta peau amère. Et pour cela, tu entres dans les boucheries qui charcutent mes membres stériles et les offrent aux passants avec la carte des vins dans les ruelles sombres des pavés de minuit.

Je n'ai rien du grand homme nietzschéen.

Parce que toujours je tombe.

Je tombe, la jupe au vent, en belle suicidée.

Laurie Girard, *Récit circulaire*, 2014

TEXTES RETENUS
QUATRE LIGNES

ABSTINENCE LITTÉRAIRE

MARIE-CLAUDE PRONOVOST | Laterrière

Je ne suis pas poète. Je ne speak pas white, ni what, ni red.
Je n'ai pas l'illumination de Nelligan ni la grandeur de Baudelaire, je n'ai pas la pureté d'Hébert.
La neige a neigé et neigera toujours et je n'écrirais pas ton nom ni aujourd'hui ni demain,
Car je ne suis pas poète.

C'EST DANS MON

ARTURO MARIANI VALERA | Montréal

C'est dans mon enfance où j'ai connu l'histoire de la phrase qui devenait tout à coup invisible. Elle s'était transformée pour moi en une obsession touchable, un être concret à qui souvent je pouvais même parler. Mais l'enfance est loin, si loin que cela ne m'obsède plus; je ne pense plus à cette créature et je ne lui dis plus; ma petite, mon lapin, mon amour, ma

COQUILLE

JADE GUÉRIN | Chicoutimi

Aujourd'hui
nous avons peint des cocos de Pâques
Piqués de petits trous dans les coquilles
Soufflés dedans pour en extraire le contenu
Quand j'ai examiné cet œuf vide
cela m'a fait penser à moi
adolescente

DIALOGUE

LAURIE GIRARD | Chicoutimi

La complexité du regard
Des mots muets
Un silence aveugle
Des fragments de souvenirs

DUCK TAPE

MÉLISSA CHARRON | Rimouski

Une mère, ça t'laisse au cœur un vide pis des cicatrices
La sienne était ben manque couveuse, buveuse ou ben actrice
Mais y s'en fait pas, l'Buddey, quand y s'ennuie d'ses ch'veux frisés
Parce qu'avec du tape gris, on répare même des cœurs brisés

D'UN DÉROULEMENT ATTENDU À UNE FIN SANS SURPRISE

PIERRE-OLIVIER GAUMOND | Alma

Aphorie bestial cancer déséquilibre eunuque fabulations grotesque homicide imaginaire joujou kamikaze lendemains mariage noyades oubli purulent quête renvoi suicidaires tourments ubiquitaires violences wargame xénophobie yin zélote.
Pourtant je persiste à t'aimer de A à Z.

EAU

JOEY HUDON | La Baie

C'est une triste histoire. Ce n'est pas un conte, ce n'est pas merveilleux. J'avais été surpris par la pluie et jeune j'avais peur de mourir noyé. Il n'y avait pas assez d'eau, mais j'étais jeune. Cette journée, je suis bel et bien mort noyé, mais l'eau n'était plus. Ma mère poussait une plainte déchirante. Ma mère pleurait ses chagrins inconsolables. Ils ne comprenaient pas que j'étais mort noyé sans l'être vraiment.

ENDORS-TOI

MAXIME PEARSON | Dolbeau-Mistassini

Le ciel est gris d'une fumée d'balles perdues
L'horizon fané profane des poèmes de pendus
C'est la coupure à plèbe ouverte, le corps entier qui engourdit
Le fruit du diable est mûr à mur, rouge cerise sur la tapisserie
C'est l'tsunami qui nous attend, océan d'suicidés en reste
Endors-toi vers un autre cauchemar, les grincements du chaos te bercent

L'AIR DE RIEN

GUILLAUME DUFOUR MORIN | CAUSAPSCAL

Les moineaux les corbeaux les étourneaux les bécasseaux les manchots les tourtereaux les picolos pullulululululululululululululent
Crèveront
L'air de rien

L'ENFANT

CATHERINE THÉRIAULT | CHICOUTIMI

Sur le baptistaire de sa mère, on lit son nom; Marie Élisabeth Alexandra
Mais l'enfant n'est jamais né
Alors sa mère n'est pas sa mère et il n'a pas de nom
C'est comme ça

LA DERNIÈRE GOUTTE

VALÉRIE LEFEBVRE | CHICOUTIMI

J'ai jeté à la mer la dernière goutte de gin qui t'aura mené à ta mort. J'ai pris la bouteille vide et j'y ai mis tes cendres. La bouteille comme ultime demeure funèbre, pour toujours et à jamais. La boisson aura eu raison de toi, la boisson comme perpétuelle prison dont te voici l'ultime condamné.

LA PEAU

ISABELLE DUMAS | Rimouski

Je lui faisais des frites dans notre friteuse neuve, mais il y avait une tache d'huile sur le sol. J'ai marché dessus, j'ai glissé dedans. Et je suis tombée, la friteuse aussi. Sur moi. Dans mon visage. L'huile. Les pieds pris dans le fil. Mes joues, mon cou, mes bras, ma poitrine. De l'huile. Ma peau comme de la cire fondue. Mon amour qui ne m'aime plus.

LE VIOLONISTE

VALÉRIE VILLENEUVE| Jonquière

Je ferme les yeux et ton violon joue de mes sens
Je n'y vois que mon désir à accorder et devenir offense
Que tes doigts d'archet frottent ma peau en effervescence
Vibrante dans tes cordes, je suis ta musique, ta résonance.

LEILA

ANNE SOPHIE TREMBLAY | Montréal

Une journée d'automne qui détonne de la fin mars qui déconne
Rejeton du printemps né à l'envers de l'équinoxe
Sans sang, sans selle ni vernix
Les filles se lavent avant de sortir

LES MINUTES PASSENT

ANNY-EVE PERRAS | Chicoutimi

Les minutes passent trop vite
Quand on perd notre
Temps.
Je voudrais prendre le temps de le perdre.
Perdre tranquillement mon temps.

NOCTAMBULE

OLIVIER SERRÉ | Saint-Constant

L'amertume des racines de valériane emplissait l'air de la pièce au centre de laquelle reposait, sur un immense lit, le corps avachi d'un homme quelconque, au passé lointain et à l'avenir incertain. Une petite musique de nuit perça l'âpre silence qui pesait sur la chambre. De la fenêtre, on eut aperçu, parmi la brume et les ormes, l'ombre fuyante d'une jeune fille en fleur.

NUIT D'AUTOMNE

MAXIME BOLDUC | La Baie

J'ouvre la fenêtre, sur un paysage d'automne. J'ouvre la fenêtre, sur la mort des autres. J'ouvre la fenêtre, sur le néant. Je ferme la fenêtre, avec un soupir de glace. Je ferme la fenêtre, sur l'avenir de tous. Je ferme la fenêtre, pour ne plus rien voir, pour tout oublier… le passé, le présent et le jamais…

ODEURS

JESSICA ROY-VACHON | Jonquière

Odeur de vieilles boiseries
Parfum de papier jauni
Douce senteur qui me transporte
Dans une lointaine époque.

PAR DIEU ! MES FEMMES !

MATHIEU BONNEAU | Québec

Si Armande de l'argent encore me demande, que dieu m'entende !
Si Clarisse ne prie pas le Christ, je la frapperai la petite ca*** !
Si Gertrude fait encore sa prude, je ne passerai pas par St-Jean-Eudes !
Si Lucie me fait encore un p'tit, je fous le camp Jésus-Marie !

PAS D'ASSIETTE

JOHANNE RENAUD | Québec

Pas d'assiette, pas de miette, pas de mot sur la table. Dans la maison muette, le chant de ton souffle s'est éteint. Le parfum de ton corps. Envolé. Tes traces dans la noirceur de la neige. Perdues. L'eau, l'air, la lumière. Disparus. Vers les branches couvertes de givre, j'ai tendu les mains. Rien. Le froid a fait son nid dans mes os. Je n'ai plus que mon corps à enlacer.

PENSÉE

THOMAS RACINE | JONQUIÈRE

Tires-tu la langue en pensée?
Parfois mais jamais très longtemps
Je finis par mordre dedans
Le sang me sort du nez

POSITION FŒTALE

JEAN-FRANÇOIS LEBEL | MONTRÉAL

Samuel,
Voilà des années que les vitres du métro ont cessé de me renvoyer le reflet de ton visage. Pourtant, cette question me hante encore: «Comment faisais-tu pour deviner lorsque je préférais trouver réconfort au creux de l'utérus de Jennifer plutôt que dans tes bras?»

QUAND LES CHOSES

PAUL KAWCZAK | CHICOUTIMI

Quand les choses deviennent
Laides laides laides
J'ai besoin
d'aide d'aide *dead*

RENDEZ-VOUS

JULIEN RENAUD | Chicoutimi

La mouche à feu est cachée derrière les vitraux,
Elle scintille, invite, mais n'est qu'un alinéa,
Pour celui qui rêve d'écrire les premiers mots,
D'un nouveau chapitre né d'une étincelle.

SAVOUREUSE SENSUALITÉ

MARIE-CLAUDE JEAN | Chicoutimi

Je glisse mes doigts sur sa peau de pêche
Son fin duvet chatouille ma paume
Vers elle, irrésistiblement, j'avance mes lèvres
Pour savourer sa douceur suave et sucrée

SÉPIA

CATHERINE CÔTÉ | Saint-Louis-du-Ha ! Ha !

Et si un arbre poussait au milieu de mon salon?
Je pourrais y accrocher une balançoire.
Sur la plus haute de ses branches.
M'élancer si haut dans le ciel que l'on confondrait mon sourire avec la lune en croissant.

SISYPHE MODERNE

ŞÜKRAN TIPI | Chicoutimi

On rêve la durée d'un long métrage,
Organisés, à rabais et tout inclus on voyage.
On s'empresse, se stresse et se délaisse
On refroidit et on raidit, à court de tendresse, à court de promesses.

TA GUEULE

ÉRICA BOIVIN | Jonquière

Un mot sans fin, une fin sans mots
Un mot dit, un maudit mot
Une parabole, un ras-l'bol
La porte... la porte... la porte!

TI-NOM'

MÉLITZA CHAREST | Saint-Valérien-de-Rimouski

Haut comme trois pommes, roule ses cigarettes comme un grand. Il fume dans l'étable pendant que ses 8 grands frères ne le voient pas. Parce qu'il leur vole son tabac. La grosse vache blanche tachetée de noir l'observe en ruminant. Il baisse ses culottes et introduit tant bien que mal son tit-bout dedans. Ti-Nom' est un vrai homme, même s'il est haut comme trois pommes.

UNE FEMME

JOANIE LEMIEUX | RIMOUSKI

Devenir une femme. Mettre un terme aux *quand on sort avec des garçons plus vieux, on peut pas jouer les saintes-ni-touches aussi longtemps.*
Il a placé une couverture sur le siège arrière de sa Chevrolet. C'était plus romantique.
Et puis ça n'a presque pas fait mal.

UNE VINGTAINE DE PAS

RAPHAËLLE GUILLOIS-CARDINAL | CHICOUTIMI

Vingt-deux, vingt-trois, vingt-quatre, je compte les pas qui me rapprochent de sa maison. Tout a été pensé, calculé, planifié… Je sais exactement quoi lui dire. Je n'ai pas dormi cette nuit. La nervosité. Je serre les dents, je ne vois plus rien, n'entends plus rien, comme une somnambule, je sonne, je me sens défaillir… Mais c'est un inconnu qui m'ouvre la porte.

VIENNE L'HEURE

YVAN GIGUÈRE | SAGUENAY

Temps suspendu en nos sexes attentats
Dans l'espace des touchés de secondes
Passe l'amour telle une charge de chairs
À l'heure précise des éclats du désir.

VOYAGE AU BOUT DE SOI

MAUDE TRÉPANIER | MONTRÉAL

C'était un matin de mai où j'avais ramassé tout mon courage pis tout mon change aussi
J'ai pris mes affaires, l'équivalent de deux sacs à dos pis je suis partie à 4 688 km d'ici
Je suis revenue, j'ai vécu pis je compte encore mes cents dans l'unique but de voir l'ailleurs
P.-S. Il faut toujours garder un peu de soi pour se retrouver soi-même

Laurie Girard, *Mouvement répétitif*, 2014

TEXTES RETENUS
TROIS PAGES

À TOUS LES SANS-ABRIS DU MONDE

STÉPHANE HÉBERT | LONGUEUIL

Samuel repensa à l'époque où il avait jadis écrit. Vingt ans déjà, partis en fumée… Personne n'avait cru en lui ou presque, pas même lui, n'écrivant que pour le plaisir, sans vraiment se prendre au sérieux. Malgré des études universitaires des plus réussies ainsi que onze ans de métier évalués au plus haut niveau par ses supérieurs, il vivait maintenant dans la rue, son chez-moi, sa réalité de béton, les trottoirs façonnant les tunnels de ses jours, avec une minuscule lumière à peine perceptible au bout de ceux-ci. Toutes les possessions de cet homme de quarante-trois ans, oui toutes, étaient contenues dans son sac à dos, « sa croix qu'il transportait », philosophait-il parfois…

Cet été-là, à la Old Brewery Mission de Montréal, organisme logeant les sans-abri, il se réveillait tous les matins dans le dortoir, marchait jusqu'aux toilettes communes et pissait sa misère noire sans se plaindre. Ensuite son premier café se faisait des plus bienvenus, la lumière grise de la ville tachant son visage à proximité de la porte d'entrée de son nouveau toit. Sa première cigarette grillait auprès des autres pas-plus-heureux-que-ça, dont quelques exceptions des plus souffrants de ceux-là, encrassés, pestilentiels, balafrés trop profondément. Quelle pitié vous heurtait de les avaler de force du regard, ils en figeaient vos iris, votre esprit, votre cœur… C'était ce que Samuel ob-

servait, à chaque matinée, parmi les deux menues ruelles attenantes à la Mission.

Au déjeuner, la cafétéria l'accueillait comme une main tendue parmi deux centaines de visages mâchant la générosité des donateurs. Suite à sa douche, ramassant une copie de son recueil de poèmes titré *Amour illégal* et espérant le vendre en retour de moins de platitude dans sa journée, le nomade fantaisiste dévala les escaliers de la Old Brewery Mission, pénétra ensuite les rayons du soleil, motivé qu'il était prestement d'un peu d'espoir de réalisation.

De magasin en magasin, on lui refusait l'achat de son œuvre. Dans une petite galerie d'art sans client, le colporteur improvisé finit par s'introduire délicatement. Arborant ses vieux pantalons propres bleu marine et une chemise à manches courtes kaki, il s'adressa à la vendeuse.

– Salutations, madame, le plus beau des jours à vous…

– Quel bon vent vous amène, cher monsieur ? lui répondit-elle.

– Je suis écrivain et arpente les quartiers, visitant les commerçants afin de faire connaître mes images ainsi que de rencontrer de nouvelles âmes, souhaitant les plus ravissantes, madame…

– Oh que c'est bien dit ! Montre-moi tes écrits, j'aime toujours encourager les créateurs, ajouta-t-elle.

Samuel lui remit son livre. Déjà conquise, le feuilletant tout juste, elle lui acheta sur-le-champ. Le poète amateur ressortit avec un large sourire et de merveilleux souvenirs de plusieurs belles rencontres en ce jour.

L'heure du dîner sonnait. Le maraudeur poétique retourna à la Old Brewery Mission. Il y avait là toute sorte de personnes. À les fréquenter, non pas qu'il ne les respectait pas, il se demandait souvent qu'est-ce que lui faisait là, qu'il devrait être ailleurs, se rappelant le gros qui se masturbait, son premier soir à la Mission, dans le lit du bas superposé au sien, se remémorant également les dires d'un résident lui avouant être devenu alcoolique, parce que ça faisait taire les voix dans sa tête. Samuel se sentit des plus délaissés à ce moment-là, même tué en dedans par l'indifférence des autres, raillé par Dieu lui-même, la plupart s'étant foutu de lui, impassibles à ce qu'il possédait de plus cher, sa vie. À cette seconde même, un énormissime spleen lui transperça tout le corps jusqu'à l'âme, accouchant d'un néant creux, lugubre, funeste à vous glacer le sang, comme les pires souffrances éprouvées dans nos propres vies... Samuel réfléchit; « Je dois me changer les idées ! Qu'est-ce que je vais faire après le dîner et ma sieste ? » De sa cellule, du moins ressentait-il ainsi journellement son petit coin de lit, le rimeur itinérant rêva alors de ses meilleurs amis, des féériques moments avec eux, souvenirs rieurs, le cajolant de bonheurs si gustatifs. « Il faut que j'aille voir Yvon aujourd'hui ! » s'inspira-t-il pour effacer instantanément toute sa médiocrité existentielle fécondée par sa dite maladie.

La sieste et le dîner consommés, Samuel se dirigea à pied vers le métro Place-d'Armes. Il disparut dans ce cratère vitré. Moins d'une heure plus tard, rendu à la petite maison d'Yvon, son vieil ami cher, le vagabondeur rentra, comme d'habitude, par la porte arrière. Aussitôt, à l'intérieur, Marie-Thérèse l'aperçut. Et le berger allemand d'Yvon se mit tout à coup à chanter « ouuuh, a-ouuuuuuuuh, a-ouuuuuuuuuuuuuuuuuuuuuuuh », avec de petits jappements à peine prolongés entre ces a-ouh.

Ça durait des fois d'une à deux minutes, cette chanson d'accueil de la fière chienne.

– Bonjour, beauté fatale, dit gentiment Marie-Thérèse à Samuel.

– Ô, à toi, sincère bonjour, toujours aussi courtoise, serviable et grandiose de sainteté !

– J'essaie en tout cas, poursuivit-elle tout en essuyant le comptoir d'un chiffon jaune.

– Est-ce que ton Yvon est là ? lui demanda-t-il.

– Oui, il est aux toilettes.

– Et toi, ça va ? Les filles ne sont pas trop tannantes ? interrogea Samuel.

– Ah non, bin, tu les connais, expira-t-elle avec un très léger sourire sur ses minces lèvres.

Alors le berger allemand d'Yvon, surnommé Air-Bête, vint solliciter une caresse au visiteur en soulevant la paume de sa main droite de son nez noir et humide. Puis, à la vitesse de l'éclair, Yvon bondit hors de la salle de bain, tenant d'une main, à la hauteur de sa taille, ses larges pantalons défaits, le cellulaire dans l'autre. « Vite, un papier et un stylo, Marie-Thérèse ! » s'exclama-t-il. Elle lui tendit rapidement ce qu'il voulait, Yvon les empoigna, mais subitement ses pantalons tombèrent par terre, puisque la main qui les tenait avait servi à agripper le papier et le stylo. Marie-Thérèse et Samuel éclatèrent de rire en même temps. Air-Bête surenchérit d'un a-ouuuuuuuuuh. « Quel Yvon que ce Yvon, déclama Samuel, toujours aussi co-

mique, même quand il ne le veut pas…» Marie-Thérèse rit à nouveau de bon cœur. Son appel terminé, Yvon convia son ami bohémien à un souper dans son jardin.

Qu'il faisait beau, ce jour-là. Le bleu du ciel étincelait, plus bleu que jamais, avec quelques ovales laiteux déformés glissant nonchalamment sur sa superficie. Une brise chaude s'exprimait en berçant toutes les vies dans ce simple décor d'une Longueuil rustique, à ce qui paraissait de l'arrière-cour d'Yvon, parsemée de quelques fleurs saisonnières et entourée de hauts cèdres de même que de feuillages encore plus élevés des arbres voisins. Volupté du moment… D'un verre à l'autre, en toute modération, d'histoire en plaisanterie, de rires en bien-être, Yvon, Marie-Thérèse, Samuel et Marcel, venu les rejoindre, avaient ainsi savouré les heures du souper.

Au loin se pointait la nuit. Samuel devait rentrer, il y avait le couvre-feu de la Old Brewery Mission. C'était le temps pour lui de retourner dans sa mendicité. Un choc ; de passer de la chaleur humaine et de l'allégresse romanesque d'Yvon et de Marie-Thérèse à la brusque, froide fatalité de la situation de l'écrivain itinérant. Esseulé, il emprunta le métro en direction du Vieux-Montréal. « Le plus chaleureux des mercis ! » murmura-t-il en lui, s'imaginant les visages de ses amis visités. « C'est pour cela que ça existe, les vrais amis… », continua-t-il intérieurement, zieutant son reflet dans la fenêtre du wagon de métro « …à partager, à s'agrémenter mutuellement de joies authentiques, à apprendre des histoires de vie, à être là l'un pour l'autre tout simplement, à évaporer l'infortune des Samuel de ce monde pour quelques heures, à semer de petits bonheurs journaliers et à embellir l'espoir, oui, cet auguste espoir si nourrissant des jours meilleurs à venir. »

Trois ans plus tard, ils cognèrent à sa porte, les jours meilleurs. Et il les avait accueillis à bras ouverts dans son vrai et nouveau chez-moi.

C'est ce même Samuel qui vous l'affirme et vous l'écrit en ces mots, les miens...

ARTHUR ET LE CHOLESTÉROL

ISABELLE SAVARD | Repentigny

Si assis dans sa berçante Arthur ne pouvait qu'écouter le temps passer, c'est qu'Arthur n'y voyait quasiment plus rien. Ses yeux, usés à force d'engouffrer image après image, n'étaient plus que deux grandes fenêtres givrées, laissant passer un peu de lumière, mais insuffisamment claires pour satisfaire l'appétit du vieil homme. *Obésité visuelle*, voilà le diagnostic que sa cervelle lui avait soufflé à l'oreille un beau matin. Tu as trop zieuté, trop reluqué mon Arthur. Tu as trop *comtemplationné*, voire *admirationné* la vie. Lorsqu'elle perdait le fil, sa cervelle se plaisait à raccommoder des mots, à rapiécer des phrases, à déboutonner des expressions.

Si Arthur s'était résigné à ne plus voir les détails des visages, il écoutait cependant tout ce que les bouches autour de lui avaient à dire, à condition bien entendu, qu'elles soient généreuses dans le décibel. Non, Arthur n'était pas sourd. Il avait seulement remarqué qu'avec le temps les gens autour avaient tendance à parler de moins en moins fort. La théorie tricotée par sa précieuse matière grise à ce sujet : Si les mots refusaient de se laisser entendre sans effort, c'était pour préparer les vieux à se lover doucement dans le feutre du silence. Quelle cervelle ! Béatrice aurait été fière de lui. Sa belle aux yeux étoilés, avec ses jupes de laine bouillie et ses foulards colorés. Sa belle, toujours prête à tendre le cœur et à l'envelopper de ses sourires.

Il toucha délicatement du bout de sa fourchette la tarte aux pommes plutôt pâle que sa voisine avait déposée sur le tapis Bienvenue devant sa porte. Bienvenue aux différents pieds que sa vue ne lui permettait plus de voir correctement, mais qu'il se plaisait à imaginer en se fiant à la démarche de leurs dignes propriétaires. Des pieds chaussés de lourdes bottes pour le livreur de circulaires et, si on se fiait à ses dangereux déhanchements, probablement d'interminables talons aiguilles pour la vendeuse de cosmétiques. Pour une raison obscure, la mort de Béatrice, dix ans plus tôt, avait à peine ralenti le rythme de ses livraisons. Arthur ne comprenait absolument rien à son baratin d'hydratation et de callosités, mais un étrange sentiment l'habitait. Son cœur débordait d'un mélange de culpabilité et d'empathie pour la gentille dame qui avait perdu une bonne cliente. Il se faisait donc un devoir de l'encourager en accumulant des tubes et des tubes de crèmes trop parfumées qu'il rangeait un peu partout chez lui.

Insipide, voilà la meilleure façon de qualifier cette tarte. Mme Gervais, voisine autrefois gourmande et rieuse, s'était soudainement lancée dans un programme de mise en forme afin de perdre les appuis-bras qui garnissaient ses hanches. Elle consacrait maintenant ses temps libres à la confection de recettes santé, avec comme goûteur officiel, son cher voisin. Arthur recevait régulièrement des petits plats cuisinés qui lui pinçaient davantage le cœur que la langue. Fini le gras, fini le sucre, fini le goût. Il n'aurait jamais osé se plaindre d'une telle générosité, mais son palais se languissait de lipides et de glucides. La belle Mme Gervais puisait son charme dans sa gourmandise. Nul besoin de ses pupilles pour percevoir la lumière qu'elle dégageait lorsqu'elle lui apportait une savoureuse portion de sa plus récente trouvaille culinaire. Elle trépidait d'impatience pendant qu'Arthur partait à la recherche d'une

cuillère pour goûter ledit trésor. Depuis son régime de gazon et de graines d'oiseaux, elle semblait avoir perdu ce petit frisson, cette faim intense de plaisir.

Déçu comme un enfant privé de gâteau, il déposa son assiette fêlée sur l'étroite table qu'il gardait toujours près de sa berçante. À bien y penser, il ferait mieux de jeter la malheureuse tarte à la poubelle. Nul besoin que sa fille le surprenne à s'empiffrer d'interdits. Elle se lancerait dans un sermon sur le diabète, sur sa vue et son refus de porter ses verres, sur son incapacité à habiter seul, sur sa surdité, sur l'impact que ses bêtises avaient sur sa vie *à elle*, sur son incapacité à le surveiller tout le temps, sur ses agissements pires que ceux d'un enfant, etc. Lorsqu'elle s'emportait, Clara avait tendance à marmonner en prenant de profondes inspirations. Dans ces occasions, il en venait à la conclusion que sa légère surdité comportait tout de même l'avantage de lui faire échapper quelques bribes plus rugueuses. Il adorait sa Clara, mais avait de plus en plus de mal à la voir comme sa fille. Elle lui volait tranquillement son rôle principal et ses répliques. Chaque conseil prodigué le chassait un peu plus de son propre décor. Évidemment, elle disait tout cela pour son bien. Mais au fond, quel bien?

Il passait ses journées à se bercer devant la fenêtre, laissant le téléviseur allumé pour mettre un peu de vie dans la pièce et attendait que des pieds inconnus viennent fouler son tapis Bienvenue. Arthur rêvait d'imprévu, d'inattendu. Arthur rêvait d'une vie. Pas de celle que les fillettes créent avec leurs poupées dans des maisonnettes colorées. Il avait parfois l'impression d'être une figurine qu'on avait posée sur un sofa miniature pour ensuite l'oublier. Il se demandait parfois s'il n'avait pas vécu trop vite pour finir

sa vie bien avant la date de sa mort. L'homme en lui se rendait compte… Voilà ! « L'homme en lui »… mais qu'est-ce que cette foutaise ? Il n'était plus un homme. Dans le creux de son ventre sommeillait le souvenir de l'homme qu'il avait été. Un mari qui avait de l'assurance, de la force, de l'initiative. Voilà qu'aujourd'hui l'insécurité, la dépendance et la faiblesse avaient balayé toute trace de sa virilité. Lors du départ de Béatrice, il s'était rangé dans l'accotement le temps de laisser passer l'orage pour ne jamais reprendre la route. Aujourd'hui, à quatre-vingts ans, il voulait récupérer son volant.

Il se leva, luttant contre les gémissements qui accompagnaient chacun de ses mouvements, puis alla remplir la baignoire. Tandis que l'eau chaude se répandait sur l'émail blanc que la femme de ménage astiquait inutilement à toutes les semaines (non sans lui lancer un petit regard accusateur), il alla fouiller dans l'armoire qui débordait de différentes crèmes. Il en choisit une un peu moins parfumée que les autres. Glissant avec ses pantoufles trouées jusqu'à son placard, Arthur en sortit son plus bel habit. Son vieux corps fut savonné, parfumé et sa barbe blanche aux poils un peu rebelles fut rasée. Faisant face au miroir ovale de sa chambre, il remercia ses cataractes de lui servir de voile. Il arrivait presque à se trouver beau. Peut-être ridicule de s'apprêter à poser un tel geste, mais tout de même bel homme. Autrefois habile de sa plume, capable d'assembler des mots pour en faire des images, il se dit que ce grand jour méritait des phrases choisies tout spécialement pour l'occasion. Nul besoin d'écrire des pages et des pages. Ses pauvres yeux lui auraient refusé un tel exercice. Il désirait seulement monter le volume de cette petite voix qui chuchotait des messages que personne n'entendait.

Cette magnifique journée d'automne lui offrit toute sa chaleur lorsqu'il ouvrit la porte et enjamba le seuil. Une petite marche de santé le conduisit chez une charmante voisine qui, seule depuis quelque temps déjà, doublait chacune des recettes qu'elle faisait. Une charmante voisine qui elle aussi se languissait de cholestérol et de calories. À la lecture de la courte mais touchante lettre qu'Arthur lui remit d'un geste faussement assuré, elle comprit que son voisin avait recommencé à vivre et qu'il lui offrait un rôle principal dans cette vie. Son cœur s'emballa et accepta de renoncer à ses battements bien réguliers des dernières années pour se laisser porter par tous ces papillons multicolores.

À la surprise de la femme de ménage, le bain recommença à se salir, la vendeuse de crèmes augmenta encore le rythme de ses livraisons et Clara vint visiter un père qui, bien qu'il ait pris du poids, avait plus que bonne mine. Le ciel n'était pas bleu. Ici et là des nuages le tachetaient de gris, mais Arthur venait de reprendre la route, agrippant fermement ce précieux volant.

ENTRE DEUX MALADIES

ANNY-EVE PERRAS | CHICOUTIMI

Un jazz endiablé, les danseurs regroupés forment un tout, s'unissent les bras, les odeurs, les esprits qui virevoltent aux notes désinvoltes. La cacophonie mélodieuse charme, séduit. Les sons de ce jazz ne ressemblent pas à un orchestre funèbre. Cependant, les danseurs exténués s'abattent sur le sol humide. Les cadavres transpirent l'odeur aigre de la mort. *Je m'évade*, ma pensée flotte comme le Léviathan, car la solitude mélancolique règne souvent dans le réel de ma vie. Je veux me détruire dans l'éclat de mes songes, m'oublier dans cette atmosphère cruelle et frappante. Il y a de la musique entraînante, mais aucun danseur. Et nous sommes assis face à face, Marie et Jésus. J'essaye de peindre la beauté en t'observant, mais je n'y arrive plus.

Jésus ondule ses yeux de saphir aux modulations de mes froides mélopées. Les fruits trop mûrs de notre relation se cueillent à petites doses d'anesthésiant. Tu as réussi à me faire te détester, toi, le faux Jésus, tu brimes mes mots, ma personne. Tu m'enfermes dans ma folie excentrique qui ne demande qu'à s'exprimer. Voudras-tu me regarder, à l'intérieur, sans te perdre dans la noirceur de la soirée dansante qui m'anime. Je ne demande pas à souffrir, seulement que tu nous rendes volages. Brise cette cage qui nous emprisonne dans un mur de briques. Rouge comme le sang et la rage. Ma main blessée te montre le chemin

d'une ruelle de Luxembourg. Une prostituée t'aguiche, tu la gifles et tu écoutes de la pornographie. Tu me shootes d'héroïne sensorielle. Encore une fois, ta douceur me réchauffe et embrasse la nuit qui s'achève. Je ne peux plus peindre la beauté en t'observant.

Toi, usurpateur de Jésus. Usurpateur, qui ose se comparer à Jésus, tu demeureras incontestablement un incendiaire, un assassin. Qu'importent les actions que tu entreprendras pour te recadrer à ces opposés, tu ne seras jamais un saint, encore moins un martyr. Tu te gèles par choix, afin de ne pas reconnaître celui que tu es vraiment. Tu fumes de la drogue, je me roule dans l'herbe. Je vois vert. Les murmures de la nature enterrent les cris maintenant inintelligibles que tu me jettes. Le mur émeraude se synchronise à mes pulsations. Mon corps en transe, fébrile, s'élance. Ma vulnérabilité se déploie et je me fais offrande à moi-même. Mes pieds dressés ont cessé de courir après des nuages éloignés, ma posture cambrée me prépare à plonger dans l'avenir. Mon âme suave m'étourdit.

Un deuxième homme se traîne à mes pieds, Narcisse. Ce boulet s'y attache par moi-même. Il laisse des traces sur ma destinée. Fais-je de ma vie consciemment un cauchemar?

Je rêve. Des images sans sens se déroulent continuellement dans un univers soporifique. Je tremble, emportée loin du rivage, dans un navire maternel qui a pris le large. Elle qui m'a laissée dans un tourment orageux, dans une mer d'angoisse et de dédain. Un baiser sur mon front et je ressens les douceurs enfouies, loin, très loin, dans les décombres de mon passé. Soudainement, des coups brutaux résonnent à ma porte et je me réveille. Je constate, après un long moment de confusion, que tu es là, le Jésus mécréant. Ne t'avais-je écarté de ma vie, suite à cette valse funèbre, te voi-

là maintenant à me faire la sérénade derrière ma fenêtre. Tu ressembles à une flaque de margarine échappée sur de l'asphalte goudronnée. Mais tu as les yeux limpides, ceux d'une brebis. Des yeux de manga qui touchent mon cœur.

Tu me donnes une lettre ou plutôt un vulgaire bout de papier recyclé. Tu as si peur que je ne suffise plus à m'aimer, car ton amour n'est plus là pour le faire. Tu m'aimais pour que je m'aime, quelle aberration. L'instant bref, tes yeux dans une galaxie de craintes. Je suis restée muette, t'ai fait un sourire rassurant et tu es parti. Je retourne me coucher sur le divan qui me fait office de lit depuis nos six mois de rupture. L'inconfort ne m'apparaît plus désagréable, les creux que mon corps a façonnés sur cet amas de tissus bon marché me labourent les muscles et la chair. Entre la conscience et le rêve, je vois des têtes de mort dans le tissu léopard. *Je me rendors.* Cette femme, une beauté, écrase sa cigarette sur des fragments d'étoiles éteintes. Je vois des bribes d'une enfance brisée dans le fond de son cendrier. L'univers pigmenté de cendre tourne sur lui-même, comme le vinyle de Charles Aznavour, et l'obscurité m'entoure…

Au bar, j'attends Narcisse. Je veille patiemment à conserver mon humeur chaleureuse, mais je doute que je puisse y parvenir. D'ici peu, ma mâchoire se serrera et mes muscles faciaux se tendront de façon rigoureuse. Mes gencives me paraîtront sensibles demain. Les alcooliques me regardent, je mime une personne innocente et joviale. Le tapis de velours de la table de pool accuse des frottements de baguettes cliquetantes. Les gens rient de plus en plus. Leurs yeux se font ronds, noirs et impénétrables.

Narcisse arrive, son six-pieds-quatre me tape à l'œil. Son immense sourire de dents affûtées se déploie d'un coup à moi, ses coins de lèvres sont relevés comme ceux des car-

nassiers. Je voudrais tellement qu'il m'aime. Nous buvons, nous fumons du tabac. Ses pensées s'emplissent de vices. Dans cette brume opaque de fumée étouffante, il saisit ma gorge de ses mains d'homme travaillant, de pourvoyeur de taverne. Il veut voir plus loin que ce que ma bouche lui laisse percevoir, il voit mes tripes, je les lui sers sur un plateau.

Méchamment, il décide de jeter son verre d'alcool qui se fracasse sur la céramique. Le bruit du verre cassé découpe un moment de silence dans ce tableau assourdissant. Les gens nous renvoient des œillades contrariées, je sais que nous avons dépassé les limites. La serveuse nettoie le sol, il s'excuse de ma maladresse ; « Elle a échappé son verre ». Nos langues se fouettent une dernière fois, il dit que j'embrasse comme une poupée démoniaque. Nous nous levons comme des automates synchronisés. Je paye l'addition, je paye encore, je paye toujours.

Il m'emmène dans un hôtel bidon. Au comptoir, il s'attend à ce que je déballe les soixante balles pour la nuit, mais je m'y refuse, mon intégrité a ses limites. Il paye la chambre sous une condition ; que la violade soit comprise dans cette transaction. Mon cœur se pince. L'hôte nous conduit vers une chambre miteuse, le sol est sale, il règne une odeur de cocaïne entre ces quatre murs ternes. Sans tarder, Narcisse me jette littéralement sur le lit, me dévêt sans douceur. Il m'embrasse et me fait mal avec ses dents, me frappe. Il me consomme jusqu'à satisfaction, m'avale, me dévore. Son corps est une montagne écrasante sur mon être qu'il souhaite avili et soumis. C'est sa façon de me dire qu'il a de la valeur. Il me témoigne son immensité, sa grandeur si vertigineuse, où se perchent des vautours gueulards. Les draps se souillent de sang, de sperme, de sueur, dans cette aventure sexuelle qui semble me conduire

inévitablement vers la dépravation perverse de mon être. Par une violence physique et verbale. Je dormirai peu, à cause d'une insomnie. Au matin, il doit partir au travail. Il me quitte et me baise le front tendrement. Je reste seule dans cet endroit saoulé d'odeurs, imprégnée de traumatismes, mais je me rassure avec sa dernière attention.

Un baiser sur mon front, une association de tendresse
d'une jeunesse perdue.

GOTAN PROJECT

PÉNÉLOPE MALLARD | Saint-Éloi

Gotan Project, *La revencha en cumbia,* 2011, pochette fuchsia d'un côté, jaune de l'autre. 3 275 décibels. Mon chum danse au rez-de-chaussée. *Tu comprends, je peux pas danser avec les écouteurs. Danser, c'est sentir dans ton corps le son qui se réverbère tout autour.* Oui, bien sûr. 3 270 décibels. Mes neurones éclatent. Les murs suintent.

Aucun coup de semonce. Pas de sommation. Pas d'ultimatum. Les ondes sonores assaillent le plancher de mon bureau, se ruent sur moi, pénètrent tous les pores de ma peau à la vitesse… du son, prennent les fibres de mon système nerveux pour une autoroute à grande vitesse et s'élancent à l'intérieur de mon cerveau comme autant de spermatozoïdes qui cherchent la porte d'entrée d'un ovule ; j'explose, j'implose, supernova. Je n'ai pas eu le temps de m'enfoncer les bouchons dans les oreilles.

« Les supernovas sont des événements rares à l'échelle humaine », lit-on dans Wikipédia. J'en suis sûre maintenant ; les trois seules que l'on observe par siècle sur Terre se produisent dans mon corps. Quelques millisecondes qui ouvrent un gouffre sous mes pieds, allument un volcan, me projettent dans l'espace. Voilà, ça y est, je remplis toute la pièce. Face à l'agression, l'ordre de dispersion est donné. Le peu de concentration que j'avais de peine et de misère réussi à convoquer ce midi dégouline autour de moi. Il faudra deux jours pour tout remettre en place.

Écrire avec l'empêchement d'écrire, disait Élise Turcotte.

Ce char d'assaut sonore me précipite dans un abîme. Ô combien connu mais devant lequel je suis toujours aussi impuissante. Tout me quitte sur-le-champ. Mon ombre m'est étrangère. Je disparais. Avalée. Dans un trou noir. Je deviens métal, liquide, vapeur. Pantin désarticulé, comme un adolescent maladroit qui ne sait que faire de ses bras trop longs. Regard fixe. Gelé. Coupé. Claquemuré. Un voile se déploie. Communiquer; une incommensurable douleur. Ma peau est tellement tendue qu'elle s'étire jusqu'à la rupture de son élasticité, elle va lâcher et tous mes organes internes, sous l'effet de la pression, vont être expulsés à l'extérieur, transformés en une bouillie informe, gluante, sanguinolente. Je suis tapie au fond d'une geôle. Animal sauvage pris au piège, il me faut vaincre une inertie pareille à une montagne à soulever. J'aimerais crier, hurler, tendre la main. Impossible.

Puis l'étreinte, doucement, relâche son emprise. Comme chaque fois, ce brusque revirement de *réalité* me surprend. Cet étau est une purge. Je ne sais ce que je laisse au fond de l'antre, démons glissés sous le tapis de la petite enfance. Ne pas chercher. Ne pas commenter. Sentir. C'est tout.

Tout rentre dans l'ordre. Je redeviens *normale*. Je peux de nouveau me concentrer sur cet examen qui a lieu demain et pour lequel je n'ai encore rien lu, appris, retenu. Écrit.

Je retourne dans mon bureau. Je ferme la porte. J'installe mes bouchons. Jusqu'aux sinus. Et le *jam* recommence. Cette fois, c'est violoncelle, flûte et voix. C'est beau. Très beau. Juste derrière la porte. *Écrire avec l'empêchement d'écrire.*

L'APPRENTI CUISINÉ

ÉRICA BOIVIN | JONQUIÈRE

Charles Chicoine-St-Germain-Sans-Façon-Sans-Nom attend le verdict avec un goût amer. Certes il a peur, mais laisser transparaître une émotion serait donner matière à la Couronne. Il écoute le long plaidoyer sans une once de remords ; la vie est trop courte pour se perdre en contritions. Les oreilles lui bourdonnant sous les accusations, il rumine.

Le matin même, sorti de chez lui pour se rendre chez son fournisseur, il n'a rien négligé. Prototype d'originalité copié au carbone, il portait, sous une casquette quelconque, une tête comme on en déniche à chaque coin de rue. Son pantalon, mi-cuisse, mi-mollet, lui imposait *la marche de l'Empereur,* tandis que ses épaules, prenant les devants, l'obligeaient à regarder ses pieds démesurés. Sa génétique n'inspirant ni respect ni méfiance, il savait tirer parti du fait d'être ignoré. Le seul ennemi connu de Charles était Molov, un chien de droite, radicalisé à l'extrême ; un enragé de bâtard à batteries. Sans cet idéal pacifiste qui lui valait, non seulement sa démarche mais également sa dépendance, il aurait fait du bichon hargneux, un pompon impotent. Notre Charles était de ceux dont la tolérance n'a d'égale que l'acharnement avec lequel on a essayé de les contraindre ; un bonsaï marchant aux pas. Souhaitant le voir adhérer à ses doctrines *philosophico-alimentaires,*

maman Chicoine, diététiste-bouddhiste, avait usé d'une poigne de fer pour enduire son fils de Téflon. Charles ne voulait pas finir les deux pieds dans la fonte comme son père, ex-carnassier recyclé. Il suivait donc les consignes à la lettre, mais avait réduit son alphabet à vingt-deux caractères, se laissant ainsi une marge de manœuvre pour forger le sien. Grâce à cette ingéniosité, notre ami avait su sortir de son enfance végétale cultivée à grandes platées de légumes-feuilles, racines de toutes sortes, céréales à grains plus que complets et désespérants fruits sans sucre ajouté. C'est ainsi que, poussé par la révolte de cette dictature nourricière, il alimenta son vice et en fit une quête journalière.

Alors que Charles marchait, Molov s'insurgeait. Mais la *came* étant le but à atteindre, notre homme fondait vers son eldorado, son royaume enchanté ; là où personne n'osait parler chou-fleur, brocoli, betterave ou *tahini*. Il y a de ces trafics où le silence est d'argent… Arrivant à destination, il franchit, avec nervosité, la porte qui le trahissait à coups de *drelin* chaque fois qu'il mettait les pieds dans cette foutue baraque. L'endroit était exagérément éclairé, pensait-il, on aurait pu le reconnaître. Cette idée quitta son esprit au moment même où le désir irraisonné y fit son entrée.

Tout entier à la transaction qu'il s'apprêtait à conclure, il ignorait qu'on l'avait suivi. C'est que, depuis quelque temps, des soupçons pesaient sur sa personne. Sa nonchalance, son manque d'appétit, son regard de bête traquée le trahissaient, bien malgré lui. Dans un élan de confiance, comme seule la chimie peut induire chez un sujet vulnérable, il avait glané, çà et là, des services à rendre au voisinage en échange d'un salaire, aussi maigre que lui. Ses parents, complimentés sur la débrouillardise du gringalet,

s'interrogeaient quant à la nature de ses occupations. Il y eut donc filature filiale.

Dans l'antre du *Docteur Rancher,* comme il se plaisait à le surnommer, il jeta un regard frénétique à celui qui, jour après jour, satisfaisait son besoin viscéral. Puisque certaines choses se transigent d'un simple coup d'œil, le *Docteur* sortit l'appât. Charles le saisit et, au moment où il allait déposer *la somme* sur le comptoir, un retentissant « Haut les mains ! » —traduit ici par la formule suivante— se fit entendre à l'intérieur du dépanneur :

— Charles Chicoine-St-Germain-Sans-Façon-Sans-Nom !!!

La surprise le mitrailla sur place, lui faisant échapper le sac de bonbons, des *Jolly Rancher*, alors que sa mère, en furie, se voyait déjà lui braiser l'artichaut. La cuisson serait lente et plutôt salée…

L'INTERVALLE LUCIDE

CARL-KEVEN KORB | Chicoutimi

Plus jamais.

Avant même que ne s'ouvrent ses yeux; plus jamais.

Que Wayne se dit dans sa tête, sa tête pleine de bourdons rageurs. De tessons opaques. De caps de bière maculés sonnant le mal de conscience réitéré. Encore cette impression de ne pas exister de la bonne façon, d'être passé à côté de lui-même. Du goudron dans les veines, du sang de porc coagulé, des aiguilles dans la cornée, la mâchoire barrée. Et la honte. Cette impression, encore. La lâcheté de ne pas avoir la force de s'ouvrir les veines et en pleurer secrètement de gratitude tout en jalousant les bêtes qu'on égorge. Et les souvenirs enlisés dans la boue, les souvenirs comme une absence d'être. Ce matin, encore, cette impression. Comme hier, comme demain. Fuck my life. C'est ce qui défile dans son foutoir intérieur; fuck my life. Ce qui en reste.

Il fait jour, on ne comprend pas quelle heure exactement, il fait jour mais l'appartement est sombre, les stores sont descendus. De toute façon, ils ne voilent que le crachin d'automne qui tombe sur Chicoutimi. La radio est encore ouverte sur le 100.9, les haut-parleurs braillent du Biréli Lagrène à tue-tête. Les voisins ne se sont jamais plaints. Ils ont la conscience trop coupable pour souhaiter que la

police s'intéresse au bloc. Et puis ils ne se gênent pas eux non plus.

Wayne est étendu en travers d'un matelas posé sur le sol de son salon. Ses pantalons sont trempés de bière. Il y a des bières renversées partout. Ça empeste. Wayne rampe jusqu'au divan, s'y hisse. S'allume une cigarette. Si Wayne appliquait à sa vie le sérieux et la rigueur avec lesquels il traite la cigarette… D'ailleurs, Wayne, ce n'est pas son vrai nom. Il est faux comme sa volonté. Wayne s'allume une cigarette et il rumine sa lâcheté. Et il fouille son esprit à la recherche de souvenirs enlisés dans la boue. Avec un peu de chance, il réussira à en désenvaser quelques-uns. Il aimerait se souvenir d'hier. Juste hier, ce serait bien. Mais la séquence est cassée. L'image et le son défaillent, ne reste que l'impression. Le malaise. Wayne décide de se lever, il va aux toilettes. Il se dit que ça réfléchira mieux la vessie vide.

C'est là que le miroir l'attaque. À la lumière cruelle de l'halogène, son reflet l'attaque. L'image inversée de ses linéaments ingrats, de son acné résiduelle et de la méchanceté de son teint. De sa désolation. Le pus blanchâtre dégoulinant des pores obstrués de son nez tuméfié, sa peau bariolée semée de cratères creusés par ses ongles, sa peau rendue friable par l'alcool, les carences en vitamines, l'enfermement. Son corps en fermentation. Et surtout son visage. Son visage détruit. Le miroir, la lumière sont violence.

Sur le comptoir traîne une photo usée. Un souvenir d'hier point immédiatement, Wayne se rappelle tout à coup s'être fait mal en contemplant cette photo pendant des heures. Puis surgissent les souvenirs plus anciens, ceux emprisonnés dans l'image, au-delà d'elle. Il y a un bel adolescent et une belle adolescente. C'est soir de bal et ils sont

amoureux comme peuvent l'être deux beaux adolescents un peu gauches. Ils s'enlacent par la taille et pointent leurs visages neufs vers l'objectif. C'est une photo magnifique et angoissante. Wayne la contemple encore même s'il sait que ça fera mal. C'est plus fort que lui. Comme hier, comme demain. Il la contemple.

À ce moment qu'il n'avait même pas su apprécier, qui l'aurait cru, à quoi voyait-on, dans ce bel adolescent, qu'il allait finir comme un ver solitaire dans un trou de mémoire collective? Où était inscrite sa vie entière à venir, dans quelle pensée, dans quel acte; à quel trait pouvait-on alors lire qu'il était déjà lui-même bien avant de le devenir, cet éméché faussement repentant, cette crevure?

Quand il regarde cette photo, Wayne en tire à chaque fois de la vanité et de la haine; il est fier que ce bel adolescent ait porté son nom et en même temps il est horriblement jaloux de lui. L'adolescent le ramène à une époque de puissance des sentiments, une époque d'intensité, autant qu'il l'oblige à prendre conscience de l'ampleur de sa propre déchéance.

Elle. Si belle, le visage si grave. Wayne se souvient qu'elle n'avait pas voulu l'embrasser devant ses parents. Il en avait été choqué comme d'une gifle – considérations étonnantes de banalité, et pourtant c'est ce qui lui vient tout de suite à l'esprit lorsqu'il tente de se rappeler cette journée. C'est une photo magnifique et angoissante; les adolescents pas vraiment amoureux qui y figurent sont morts depuis longtemps. Mais il la garde. La photo. C'est sa seule preuve.

Wayne se rend compte que des larmes coulent sur ses joues et il les essuie d'une main lasse, tandis qu'autour de lui, sur les choses, rebondissent les graves de l'animateur radio. Wayne se retourne, toise le mur et se tait. Sur son

visage et sur sa main sèchent les larmes. Puis Wayne jette la photo par terre. S'allume une autre cigarette. Fixe toujours le mur devant lui. Le 100.9 a passé de Biréli Lagrène à Jacques Brel, les haut-parleurs claquent. Wayne fixe le mur devant lui et il rêve. Il sait qu'à la fin ça fera mal, mais il rêve.

Passer des heures, seul, à faire défiler sa vie rêvée dans sa tête – *...au premier temps de la valse...* – à tel point que le scénario prend une vie propre, qu'il évolue sans effort conscient – *...toute seule tu souris déjà...* – on le devient, simplement, on gesticule, on s'élance, on murmure dans notre vide – *...au premier temps de la valse...* – et c'est bon le temps que ça dure, c'est plus vivant que la vie même – *...je suis seul mais je t'aperçois...* – passer des heures, seul, à faire défiler sa vie rêvée dans sa tête.

Elle me sourit toutes les promesses de ses dix-neuf ans – *... une valse à mille temps offre seule aux amants...* – je bois ses yeux, à plus soif, je bois ses yeux qui jamais ne se décolorent – *...trois cent trente-trois fois le temps de bâtir un roman...* – dans un deux-pièces lumineux des jeux espiègles, des morsures enivrantes – *...au deuxième temps de la valse, on est deux tu es dans mes bras...* – paupières entrouvertes, souffles mêlés, à peine une caresse, une brutalité contenue – *... au deuxième temps de la valse, nous comptons tous les deux une deux trois...* – peau à peau, on se dit en silence peut-être, oui, je t'aimerai toute notre vie – *...au troisième temps de la valse, nous valsons enfin tous les trois...* – soudés l'un dans l'autre on se dit peut-être, oui, pour toute notre vie – *...au troisième temps de la valse, il y a toi, y a l'amour et y a moi...*

Et ça s'éteint. Les sens reviennent. Le rêve s'éteint. Ça empeste toujours la bière et la cigarette. Les haut-parleurs claquent toujours, on ne sait plus quoi. Les stores sont

toujours descendus sur le crachin qui tombe toujours sur Chicoutimi. La réalité finit toujours par prendre de nouveau à la gorge. Wayne se retourne. Le miroir, lui aussi, est toujours là. Le miroir comme une agression.

Wayne y croise sa gueule trouée, brûlée par sa négligence, et il se hait, dieu qu'il se hait. Ses muscles se crispent de rage, il a envie de hurler mais n'ose pas. Il a envie de détruire quelque chose mais n'ose pas. Il ne veut pas rameuter les voisins, et il sait qu'il s'en voudra à en pleurer, plus tard, s'il brise quelque chose dans son appartement. Il n'a pas l'argent pour remplacer quoi que ce soit. Il se hait, il hait les autres, il leur en veut pour ses fautes à lui. Il sait que ça ne tient pas debout mais il tressaille tout de même de rage. Il se mord le bras à pleines dents dans l'espoir que la douleur calme son agitation. Ça ne fonctionne pas.

Wayne s'ouvre une bière qu'il s'empresse d'engloutir, sa première de la journée. S'imbiber d'alcool dans l'espoir de devenir imperméable au monde. C'est fini. Comme hier, comme demain.

L'intervalle est terminé.

LA BONNE AFFAIRE

GABRIELLE DROUIN | MONTRÉAL

Petit. Mini, mini, mini. Neuf mètres carrés, à quatre vies entassées. Bunk bed et couvertures défraîchies. À côté, de la bouffe déshydratée, des produits d'hygiène personnelle, des produits de beauté. Plus un biberon, trois couches et un jouet en plastique. Sur un tabouret, deux montres, une à mon mari et une à moi, un téléphone portable pour lui et une télé dix pouces pour la famille, ouverte à un bulletin d'informations. Le tabouret comme table de cuisine. La table de cuisine comme table à langer. La table à langer comme planche à découper. La planche à découper pour faire les comptes. Des fois pour faire des dessins. Un certain après-midi, la planche à découper a servi à se mettre un peu de vernis à ongles trouvé dans une poubelle à l'entrée de l'immeuble. Des rires s'étaient fait entendre.

Aujourd'hui, à l'hôpital, la chambre est vert pâle. Le lit simple est assez propre, prêt à y empiler une autre vie à côté de moi. Pourquoi ne pas rester là, à l'intérieur de mon utérus ? Je pousse. Je pousse, pousse, pousse encore. Je souffle. Je pousse, je souffle, la voilà ; une fille. Dans un mi-râle, mi-soupir, je pense ; « Mais où la mettre celle-là ? ». Je pense ; « Pourquoi accumuler autant de vies, pourquoi n'est-elle pas morte noyée dans mon placenta ? ». Puis, je me résigne ; « Ainsi va la vie. Tu es ma fille et tu t'appelleras Lu ».

Éventuellement, on me renvoie chez moi. C'est petit. Mini, mini, mini. Neuf mètres carrés, à cinq vies parquées. Bunk bed et couvertures défraîchies. À côté, un panier d'osier pour y mettre le bébé. J'accepte de donner mon sein à Lu le temps de quelques gouttes de lait. Je regarde autour; c'est calme. Toujours la même bouffe déshydratée, les mêmes produits d'hygiène personnelle, les mêmes produits de beauté, mais une corne de rhinocéros pour m'aider à guérir de la maternité. Plus un biberon, une couche propre et un jouet en plastique sale. Sur un tabouret, deux montres, une à mon mari et une à moi, un téléphone portable pour lui et pas de téléphone portable pour moi. La télé dix pouces pour la famille y est aussi, sur mute pour ne pas réveiller Lu. Ce n'est probablement pas nécessaire; à cinq mille sous le même toit, l'intimité a ses limites. Le tabouret va maintenant me servir de table à langer. Tantôt, j'y ferai la cuisine. Plus tard, les comptes. Ce soir, pas de dessins pour les enfants. Je me rappelle une fois, la planche à découper a servi à se mettre un peu de vernis à ongles trouvé dans une poubelle à l'entrée de l'immeuble, mais c'était il y a longtemps. Les rires se font plus discrets.

Aujourd'hui, mon mari est parti travailler. Signe de bonne fortune, car ce n'est pas tous les jours que le boulot se laisse trouver. Réflexion faite, je décide d'aller acheter une fenêtre pour notre neuf mètres carrés. C'est pour donner la chance aux rayons du soleil de pénétrer nos vies amoncelées. Lu avec moi, je m'en vais au marché. Je me dirige vers la porte arrière d'une boutique. Je rencontre des gens, je discute. Ils demandent; «Combien?»; je réponds; «Trente mille». Un d'eux me regarde longuement et me dit; «Un instant», puis s'éclipse. Il revient avec une liasse de yuans. Je libère mes bras encombrés de Lu pour prendre l'argent. Une bonne somme de liberté.

Je marche seule dans les rues de Hong Kong. M'arrêtant près d'un stand, j'observe, réfléchis et tends au marchand quelques yuans contre un poulet. Je poursuis ma route et m'arrête près d'un autre stand. J'observe, réfléchis et tends au marchand la somme de cinq mille yuans. Je prends mon dû et me dirige vers où je vis. C'est petit. Mini, mini, mini. Neuf mètres carrés, à quatre vies entassées. Bunk bed et couvertures défraîchies. Je prends le panier d'osier pour y déposer le poulet acheté au marché. À côté, de la bouffe déshydratée, des produits d'hygiène personnelle, des produits de beauté et une corne de rhinocéros que je presse entre mes mains pour me libérer de mes maux de tête et de mes maux de cœur. Plus un biberon vide, trois couches propres et un jouet au plastique craquelé. Sur un tabouret, une télé dix pouces éteinte pour ne pas briser ce que je connais du silence. Sans oublier deux montres, une à mon mari et une à moi, un endroit pour son téléphone portable et, à quelques centimètres, mon iPhone, qui laisse passer à travers son écran quelques rayons de sa lumière fade.

MES SAISONS

YVAN GIGUÈRE | SAGUENAY

Hiver

Pour que le premier jour soit le premier pas
Déraciné dans la profondeur de mon hiver
Me dénuder sous les froideurs de janvier
Me reconnaître volontaire à tous éveils.

Sortir de ce lieu de l'enracinement et aller
Profiler mon ombre sur les neiges lumineuses
Que décembre avait légué pour son souvenir
Comme un bagage essentiel à ma renaissance.

Printemps

Deuxième pas posé sur la terre ma promise
Quand la neige à l'écorce lentement me dénoue
Le printemps unit ma froide mélopée au dégel
À nouveau mars renouvelle mon essor.

Poser les pieds dans la boue d'avril en jouir
Jusqu'aux premiers lilas de mai revivre en cet exil
Fuir dans le parfum des beautés passagères
Passionnellement dans tout ce qui se dénude.

Été

Été je te veux sève de ma résistance
Les désirs en mon corps de réserves
M'expulseront vers de ferventes rencontres
Sous les lunes de juin frissonné en ses envols.

Au beau fixe de tous les soleils de fortune
Vagabonder sans retenue sur la terre chaude
Embrassé par l'état des êtres et des choses
Prendre le chemin des vignobles de ce monde.

Automne

Revenir le bagage lourd mais l'esprit lumineux
Loin de la multitude le corps dépose son ancre
Septembre ramène son nid de sommets sommeils
La morte-saison ravive vivace les souvenances.

Automne dans les deuils odorants d'octobre
Déjà me transporte vers novembre brume vive
Éclats en demi-teintes de la solitude retrouvée
Sous mes portiques un autre hiver m'appelle.

SAOUL TOUS LES JOURS

PAUL KAWCZAK | CHICOUTIMI

Je suis parti avec la fille du professeur et je n'ai pas cessé de boire. Mon cerveau a tourné en terrine de lapin, à tel point que si je me penche sur une tranche de pain grillée, il coulera dessus de mon nez pour de délicieuses tartines… Pour autant que j'aie des cornichons… Je lève un toast, Messieurs, à l'Amour Fou !

Connaissez-vous beaucoup de filles qui fument la pipe et lisent Cendrars ? Moi je n'en connais qu'une, et c'est la fille du professeur ! Je l'ai rencontrée à Paris, près de la Sorbonne, à la librairie philosophique, avec son père. Imaginez-vous qu'il ne m'avait jamais dit qu'il avait une fille. Quelle surprise ! Aussi belle que lui et désirable de surcroît.

– F… je vous présente ma fille.

– Vous lisez Reich ? (C'est moi qui demande)

– Oui, c'est le seul psychanalyste qui soit tactile. (Ses yeux de renarde s'allument !)

– Ma fille prépare un voyage d'études en Italie. Une tournée archivistique en quelque sorte. Saint-Pierre de Rome, le Mont Cassin, Saint-Michel de la Cluze. Elle pense trouver quelque chose… Quelque chose sur l'Amour !

– Mais pourquoi Reich ?

– Mais pour l'orgasme !

Je pleurais à torrents, mais personne ne s'en aperçut car les larmes coulaient à l'intérieur de moi.

Je suis parti avec la fille du professeur, moi le philologue. Comme accompagnateur, pour ma connaissance de l'italien, pour la confiance que son père avait en moi. Le train était parti depuis cinq minutes, elle me sautait dessus. Ses recherches sur l'Amour…

Alors j'ai bu tous les jours. Au petit déjeuner des mimosas dans des verrières claires. Au déjeuner, les vins blancs souples en face de la fille du professeur dont les dents blanches arrachaient à leur os creux de longues lanières de viandes. De l'Orient le soleil atteignait son sommet, j'étais heureux de me détruire. Du sang sur mes lèvres, morsures de renarde. Dans mes mains des poignées de cheveux blonds. De la bière au long de l'après-midi, en toutes occasions. De la bière blanche qui souvent rougeoyait. Je m'habillais avec élégance, mon passeport vers l'occident rutilant. *Occidere*, tomber, occident, occire. La nuit pourpre et le vin rouge. Déjà ivre, complètement. *Mi amor.* Et la fille du professeur me rendait compte de l'avancée de ses recherches. Elle se donnait à d'autres hommes, mais elle léchait mes plaies – que j'abreuvais d'eau de vie. Je me couchais, le cœur coquelet.

La renarde dort encore, son museau sur mes reins. Sans la réveiller je tente d'atteindre la codéine sur la table de

chevet. Aussi violentes que soient les journées italiennes ce sont des journées de joie. J'aimerais parfois que l'on m'y filme, que l'on m'y filme en train de boire, comme un condamné, en une série de plans macroscopiques qui planeraient lentement sur ma peau et finiraient par atteindre mes yeux. Mes yeux dans ceux de la fille du professeur !

La codéine à doses généreuses stoppe la douleur physique. Je ne risquais pas de crier sous les morsures de renarde. L'alcool ouvrait grand mon âme mais tout restait encore bien trop grand pour moi. Peu importe qu'elle se moquât de moi. Je suis parti avec la fille du professeur, saoul tous les jours. J'ai giflé une vieille dame à Rome car elle portait la même robe que ma terrible. Nous avons beaucoup ri dans les hôtels de luxe, aux frais du professeur. Je la mordillais. Aux Offices, à Florence, j'étais assez ivre pour prétendre que j'étais atteint du syndrome de Stendhal. J'ai essayé de détruire *Pallas et le Centaure* en hurlant « Misère de l'Amour ! Misère de l'Amour ! ». J'ai même pissé sur un plat d'endives chez le consul de France – je haïssais l'amère. J'étais Scott et je me flinguais pour Zelda ! La vie c'est terrible, c'est immense ! Immense !

J'ai cru un jour que ma Manon avait foutu le camp alors j'ai essayé de me tuer en avalant de la soude à déboucher les éviers. J'avais perdu le fil, elle était juste sortie pour une commission. Elle m'a trouvé me tordant de douleur sur un tapis à poils blancs – de ma bouche coulait du sang. Je n'avais pas eu le courage d'avaler et mon œsophage était préservé. Le lendemain je lui ai crevé un œil avec mon stylo à plume. L'œil gauche. Elle porte un bandeau, comme

les pirates, que recouvre en partie sa frange blonde. Le professeur me hait pour ça mais je crois qu'elle est encore plus belle ainsi. Je me perds dans son œil, je me réfugie dans son orbite vide… Je l'aime comme un homme au bûcher aime crier… *Il se tait et nous gardons le silence. Il reprend.*

Reprenez donc de la terrine Messieurs, elle est délicieuse… À peine grise… Je vois que l'heure tourne. Autant vous le dire tout de suite; je ne reviendrai jamais. Jamais! Je ne reviendrai de nulle part, je n'irai nulle part… J'ai la rage, j'ai été mordu par une renarde, je suis hydrophobe! Je repars avec la fille du professeur. Dans les Carpates, pour ses recherches… Il me reste si peu à vivre, mais un peu plus que vous. Alors Messieurs, à votre santé!

TITRE FACULTATIF

MARC-ANTOINE MAILLOUX | Jonquière

Pendant que je me situe dans les étoiles, tout me semble secondaire. À cet instant précis, je me désiste volontairement, il ne s'agit pas d'un abandon, mais plutôt d'un refus de participer. On m'a toujours dit que la participation était plus importante que la victoire, mais ce constat n'est vrai que pour celui qui le considère ; à mon sens, celui qui ne participe pas n'a aucune chance de perdre. Se créer un univers géant ou minus avec pleins d'étoiles et duquel on contribue à ce qu'on désire devenir ou être, simplement. Dire non. On se voit il y a un an, ensemble et seuls dans nos non-dits quotidiens qui font que les jours ne font que désigner un temps sélectionné et changeant d'une quelconque manière. On se voit dans dix ans, avec nos projets, nos rêves sans connaître les futurs peut-être et la femme qu'on aimera et la vie qu'on voudra poursuivre et les échecs du passé et le patron qui ne comprend pas notre tristesse et les parents qui ne comprendront jamais leur propre enfant et la mort qui n'existe pas, mais qu'on ne peut éviter. Quels projets aboutiront et quelle femme aimerai-je ? Pourquoi on s'attarde, pourquoi on cherche, pourquoi on veut savoir, pourquoi on s'aime, pourquoi on souhaite ? On se retrouve en famille, heureux dans les faits et songeur malgré nous. De simples vacances, un gros congé, moment d'extase sans contrainte concrète, sauf celles qu'on apprend à l'école. Et à l'école, avais-tu des amis, écoutais-tu en classe, te masturbais-tu aux toilettes,

te moquais-tu des grosses ? On doit devenir, on doit assimiler la connaissance, c'est obligatoire. Sinon pourquoi la folie ? Faire quelque chose, du moins, agir, ma foi. Ne pas rire en public, enlever sa casquette à l'église, se laver les mains, ne jamais mentir, voler ce n'est pas bien, la drogue c'est mal. Sur la planète Terre, respecter la mode, aimer sa femme, aider les handicapés, juger les criminels, suivre le défilé, brosse tes dents deux fois par jour et n'oublie pas la soie dentaire, prends ta douche, mais pas trop, ne pas gaspiller l'eau, ne pas trop manger frais, bien manger, ne pas abuser des enfants ni des bonnes choses, être humble, tais-toi. On se projette dans notre carrière, on va loin, on prospère, on est astucieux et de plus en plus vieux, on avance, voilà une évolution idéale. Ne pas insulter le policier, rentrer à l'heure prévue, attendre patiemment au feu rouge, tirer la chasse, caresser le chien et théoriquement ne pas être allergique, pas trop. Pourquoi fuir, être à l'écoute et comprendre. Ça n'arrive qu'aux autres, il est né pour faire ça, elle ne changera jamais, on a fait de notre mieux, la justice triomphe toujours, ne parle pas aux inconnus, sauf à l'Halloween. Regarde des deux côtés de la rue, je vais le dire à ton père, règle tes comptes, fais la file, laisse passer le monsieur, attends ton tour, ne crie pas. Cette année, un gros cadeau de Noël, un gros gâteau, joyeux anniversaire, santé, bonne année. N'aie pas peur ; les fantômes n'existent pas, les terroristes non plus, pas ici. Fais entendre ta voix, va voter, chaque vote compte, tu as le pouvoir entre tes mains, voyons, on te le répète tout le temps. Écoute. Participe, il le faut, on te considère autant que les autres, mais finis ton assiette, sinon au revoir le

dessert. La patience est une vertu, le fast-food est nocif, mais juste une fois ça passe. La modération a bien meilleur goût, le ciel ne goûte rien, la tourtière du temps des fêtes, les sandwichs pas de croûte et les rumeurs concernant le cousin gai. Comment va ta blonde? Qu'est-ce que tu veux faire quand tu seras grand? Combien de l'heure? Reste tranquille, attache ta ceinture, dix-huit ans et plus, désolé. J'ai trop bien écouté en classe. Effacer les leçons, délaisser les autres, mourir seul, mourir libre.